

Heather L. Powell

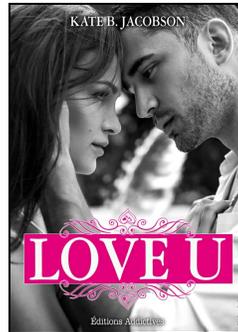
# BEAUTIFUL PARADISE

Éditions Addictives

**Egalement disponible :**

## **Love U**

Quand Zoé Scart arrive à Los Angeles pour retrouver son amie Pauline et qu'elle se retrouve sans portable, sans argent et sans adresse où aller suite à la perte de ses bagages, elle n'en revient pas d'être secourue par le beau Terrence Grant, la star de cinéma oscarisée la plus en vue du moment ! Et quand quelques jours plus tard Terrence rappelle Zoé pour lui proposer de travailler comme consultante française sur son tournage, elle pense vivre un rêve. D'autant que l'acteur ne semble pas insensible aux charmes de la jeune fille... Mais l'univers de Hollywood peut se montrer cruel, et les apparences trompeuses. À qui peut-on se fier ? Et qui est réellement Terrence Grant ?



**Egalement disponible et téléchargeable dans votre magasin:**

## **Tout pour lui**

Adam Richter est jeune, beau et milliardaire. Il a le monde à ses pieds. Eléa Haydensen est une jeune et jolie virtuose. Complexée par ses rondeurs, inconsciente de son talent, Eléa n'aurait jamais pensé qu'une histoire entre Adam et elle était possible.

Et pourtant... une attirance irrésistible les pousse l'un vers l'autre. Mais entre le manque d'assurance d'Eléa, la fougue d'Adam et les embûches que certains aimeraient mettre sur la route des deux jeunes gens, leur histoire d'amour ne va pas être de tout repos!



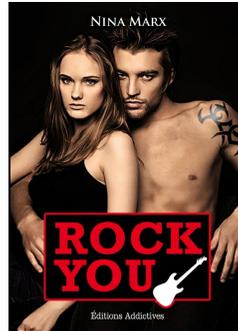


**Egalement disponible :**

## **Rock You**

« Je cherche une fille intelligente, débrouillarde, honnête et, en option, jolie. Cette fille, c'est toi ! » Lorsque l'excentrique Lindsey propose à sa nièce de venir la rejoindre à Los Angeles pour travailler dans son label de musique, le cœur d'Angela ne fait qu'un tour ! Mais la jeune fille est loin de se douter que sa vie va être totalement bouleversée. Dans l'avion qui l'emporte vers la Cité des Anges, elle rencontre un mystérieux jeune homme. C'est Marvin James, le célèbre chanteur de rock pour qui elle doit travailler. Peu à peu, Angela tombe sous le charme de l'énigmatique star qui lui fera découvrir un monde de plaisir et de sensualité. Mais leur passion naissante va se heurter à un sombre passé qui ne les laissera pas indemnes...

Découvrez les aventures d'Angela et Marvin, le rockeur torturé. Une idylle qui fera battre votre cœur au rythme de la saga la plus rock de l'année !

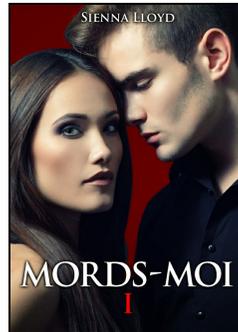


**Egalement disponible et téléchargeable dans votre magasin:**

## **Mords-moi!**

Le monde se divise désormais entre mortels et vampires. La société semble s'être adaptée à la cohabitation des deux espèces, mais les méfiances persistent.

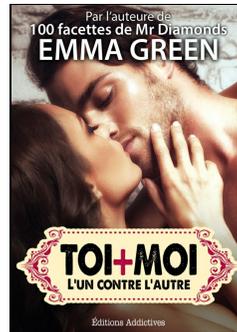
Une nuit, une grosse berline roulant à vive allure renverse Héloïse, une jeune femme de 22 ans. L'homme qui en sort, visiblement pressé, s'empare de son corps et le transporte jusqu'à sa voiture. Cet homme, c'est Gabriel, un magnifique et mystérieux vampire. Héloïse va devoir rester chez lui jusqu'à la nouvelle lune, 27 jours plus tard. Une relation sensuelle et fascinante, contée avec talent par Sienna Lloyd. Un livre troublant et envoûtant, à la croisée de Twilight et Cinquante nuances de Grey!



**Egalement disponible :**

## **Toi + Moi : l'un contre l'autre**

Tout les oppose, tout les rapproche. Quand Alma Lancaster décroche le poste de ses rêves à King Productions, elle est déterminée à aller de l'avant sans se raccrocher au passé. Bosseuse et ambitieuse, elle évolue dans le cercle très fermé du cinéma, mais n'est pas du genre à se faire des films. Son boulot l'accapare ; l'amour, ce sera pour plus tard ! Pourtant, lorsqu'elle rencontre son PDG pour la première fois – le sublime et charismatique Vadim King –, elle reconnaît immédiatement Vadim Arcadi, le seul homme qu'elle ait vraiment aimé. Douze ans après leur douloureuse séparation, les amants se retrouvent. Pourquoi a-t-il changé de nom ? Comment est-il arrivé à la tête de cet empire ? Et surtout, vont-ils parvenir à se retrouver malgré les souvenirs, malgré la passion qui les hante et le passé qui veut les rattraper ?



Heather L. Powell

**BEAUTIFUL PARADISE**

**Volume 3**

# 1. Le retour d'un héros

William. Je sais, sans aucun doute possible, que c'était lui.

Là, assise seule au milieu de cette vaste pièce, devant un écran géant qui diffuse maintenant une bouillie d'images et de sons qui ne me parvient que de loin, la solitude et le silence me semblent insupportables. Je me sens emprisonnée dans cette grande maison, même si c'est celle de l'homme que j'aime. Le sang bat douloureusement à mes tempes et le café que je viens d'ingurgiter me laisse un goût amer qui me soulève le cœur. Quel est donc ce terrible danger qui semble me menacer?

Dans ma tête, je revois, défilant en boucle, le flash info qui vient de diffuser les images du sauvetage d'un bateau pris dans une tempête au large de Terre-Neuve. Le grondement terrible de l'hélicoptère. Cet homme suspendu au-dessus du vide par un filin arrimé à l'hélicoptère, flottant au-dessus de l'eau dans les pires conditions imaginables. Et ce zoom tremblant, mais bien net, sur cette silhouette, sur ce profil pourtant masqué... et sur cette tache bleuâtre qui ressemble à s'y méprendre à une carte de France... Celle que j'ai vue, il y a seulement quelques jours, à la base du cou de William.

Cette scène surréaliste et l'idée que William soit impliqué dans ce sauvetage m'arrachent un frisson d'angoisse. Je le savais capable de prendre des risques inconsidérés, mais les images que je viens de voir me paraissent bien au-delà. D'ailleurs, c'est comme ça que le journaliste qui filmait a décrit le sauvetage: «Une mission suicide».

Pas question que j'attende sagement le retour du guerrier. Il me faut des réponses.

Maintenant.

Sans réfléchir, je bondis de ma chaise. Mon affreux chaperon, Lana – bras droit de William dans son travail et

personne élue à mon propre palmarès comme la personne la plus désagréable de la mer des Caraïbes –, est certainement dans les parages puisqu'elle a reçu l'ordre d'assurer ma sécurité. Et pourquoi ma sécurité? Qu'est-ce que je risque exactement, bon sang? Qu'est-ce que je fiche ici?

Après l'alerte lancée par William pour me mettre à l'abri d'un danger dont j'ignore les tenants et les aboutissants, la solitude forcée au sein de sa grande maison dont je ne suis même pas autorisée à sortir et où je dois composer avec les remarques désobligeantes du petit soldat Lana, ces images viennent de faire déborder la coupe de ma patience.

Je traverse la maison à grands pas, à la recherche de la jeune femme, résolue à obtenir d'elle des explications. J'ouvre toutes les portes, je tourne, je vire, les portes claquent, mais on dirait que je suis seule ici. Et j'ai beau appuyer sur l'un des petits boutons argentés supposés faire apparaître Cole, je ne vois personne.

À croire que mes deux gardiens ont pressenti que j'allais leur demander des comptes...

Tout à coup, une idée me vient à l'esprit: je suis censée ne pas sortir de la maison. C'est donc précisément ce que je vais faire. Le «bon petit soldat» accourra certainement pour me remettre dans le droit chemin.

Sans hésiter, je me dirige vers l'immense baie vitrée et me précipite sur la terrasse. Personne. J'avance jusqu'à la piscine d'un air de défi. Toujours personne. Très bien, alors allons jusqu'à la plage.

C'est précisément à ce moment-là, alors que je cours à perdre haleine en direction de la longue bande turquoise qui me fait face, que j'entends la voix de Lana, derrière moi, qui se rapproche à vive allure. Je m'arrête brutalement et fais volte-face.

– Vous n'êtes pas autorisée à sortir de là! aboie Lana de sa voix méprisante.

– Comment ça «autorisée»? dis-je en la coupant dans son élan. Je suis ici de mon plein gré, parce que je fais confiance à William et qu'il me l'a demandé.

– Mais... tente-t-elle de reprendre.

– Non! Cette fois, c’est vous qui allez m’écouter. J’ai vu les images du sauvetage du bateau.

Le regard de Lana s’est imperceptiblement tendu en entendant ces mots. Mais rien, en dehors de ce petit éclat de surprise, ne me permet de savoir avec certitude ce qu’elle a en tête.

– Maintenant, vous cessez les mystères! Vous allez m’expliquer ce qui se passe exactement, dis-je d’une voix assurée que je reconnais à peine.

– Venez à l’intérieur, se contente-t-elle de me répondre avec froideur.

– Pas avant d’avoir obtenu des explications. Que faisait William dans cet hélicoptère?

Le regard de Lana est plus tranquille lorsqu’elle me demande d’une voix presque accommodante:

– S’il vous plaît, retournez vous mettre à l’abri dans la maison. Je ne suis pas en mesure d’assurer votre sécurité ici.

Mais, butée, je n’avance pas d’un pas. Alors elle reprend, agacée, comme si elle s’adressait à une petite fille capricieuse:

– Très bien. Remontez avec moi et je vous dirai ce que vous désirez savoir.

Alors, sans ajouter un mot, je la suis. Nous remontons prestement la plage, contournons l’immense piscine, le petit salon sous la tonnelle et enfin la terrasse.

J’entre dans la maison et me dirige vers l’une des vastes banquettes de cuir lorsqu’un léger cliquetis, derrière moi, m’incite à me retourner en direction de Lana. Celle-ci me regarde froidement, un air de triomphe au fond des yeux.

– Je viens de bloquer l’entrée. Alors tenez-vous tranquille et laissez-moi faire mon travail.

Je me rends compte que je viens d’être piégée. Me voilà enfermée comme une enfant qui aurait fait une bêtise.

Mais je ne me démonte pas.

– J’ai fait ce que vous m’avez demandé. À vous d’honorer votre engagement, dis-je, coupante. Que faisait William dans cet hélicoptère? Je sais, sans aucun doute possible, que c’était lui. Et je sais que vous le savez également.

– Je n’ai rien à vous dire, rétorque mon interlocutrice sans ciller.

Avant d’ajouter:

– Ne comptez pas sur moi pour alimenter vos élucubrations insensées.

Ulcérée par tant de mauvaise foi, je reste muette. Je vois bien que Lana ment. Qu’elle sait exactement de quoi il retourne et que je n’ai aucune chance de lui arracher le moindre mot supplémentaire. De guerre lasse, je hausse les épaules, tourne les talons et me dirige avec une tranquillité feinte vers ma chambre.

Car j’ai une autre idée.

Certes, je ne peux pas téléphoner. Je ne dispose pas non plus de l’accès à Internet de William et je sais pertinemment que si je le demande, on me rira au nez. Mais la connexion de mon téléphone portable sera amplement suffisante pour me permettre de faire des recherches. Tant pis pour William, il n’avait qu’à ne pas faire tant de cachotteries. Je refuse d’être tenue plus longtemps dans l’ignorance.

Malheureusement, cinq heures plus tard et après avoir épuisé l’intégralité de mon forfait Internet, je n’ai pas avancé d’un pouce. Les informations en ligne ne disent rien de plus que ce que j’ai vu tout à l’heure à la télévision et une unique photo d’ensemble est relayée sur tous les sites. Rien de rien. Sinon un terrible mal au crâne et une fureur qui s’est, peu à peu, muée en une lourde fatigue, à laquelle j’ai bien du mal à résister.

Abandonnant là mon téléphone, à plat ventre sur le lit, un bras replié sous mon front en guise d’oreiller, je pense à Sabine que j’aurais voulu pouvoir joindre, à Violaine qui aurait su trouver les mots pour me rassurer ou à Luke

qui sait toujours comment me redonner le sourire et ma solitude me pèse plus que jamais. C'est en ressassant ces tristes pensées que je me sens doucement glisser vers un sommeil agité.

Dans mon rêve, William caresse lentement mon dos. Sa voix, plus tendre que jamais, me parvient de très loin et une onde de désir me traverse lorsque sa main glisse doucement sur mes reins. Son parfum m'enveloppe tout entière lorsqu'il dépose un baiser très doux juste à l'arrière de mon oreille. Je voudrais que cette sensation ne s'arrête jamais.

Lorsque j'entrouvre les paupières, déçue d'être tirée de ce rêve par quelque chose que je n'identifie pas, le jour n'a pas encore baissé.

«Bonjour», susurre une voix grave et chaude à mon oreille.

Une voix qui me réveille instantanément et me ramène à la réalité. D'un mouvement plus brutal que je ne le voudrais, je me retourne. Non, je n'ai pas rêvé. William me contemple d'un regard fatigué mais plein de douceur, un sourire adorable éclairant son merveilleux visage.

Il est de retour.

Ma première impulsion me commande de me jeter dans ses bras.

*Il est là! Il est sain et sauf! Il me sourit! Qui se soucie du reste? Il est tout ce qui compte!* me dit une petite voix béate et insouciante dans ma tête.

Une petite voix que je suis, un instant, tentée d'écouter. Tout mon être n'aspire qu'à cela: être avec lui, jouir de sa présence et ne plus penser à rien.

Hélas, je suis également dotée d'une conscience. Et c'est le visage grave que je lui annonce:

– Bonjour William, dis-je en retenant de toutes mes forces un sourire comblé avant de me reprendre tout à fait.

Je te dirai à quel point je suis contente de te voir une fois que tu auras éclairci quelques questions, dis-je d'une voix pleine de gravité. Que faisais-tu avec ce bateau? Au large de Terre Neuve. Dans l'hélicoptère. Je t'ai vu.

Le regard de William n'a pas cillé d'un millimètre. Il sait garder son calme, c'est le moins que l'on puisse dire. Mais le silence, entre nous, distille une tension palpable. On dirait que, dans l'attente de ce qui va se passer, mon cœur, par contre, s'est carrément arrêté.

Alors, lentement, sans doute après avoir pesé le pour et le contre, et comme à regret, je l'entends me dire:

– Effectivement, j'étais bien là-bas. Comment as-tu su?

– La télévision. Les infos, dis-je laconiquement.

– Mais qu'est-ce qui t'a fait penser à moi?

– Le bleu que tu as, là, dans le cou, dis-je avec lassitude.

– Oh... ajoute-t-il en massant doucement sa peau à l'emplacement de la marque. Très bien. Que veux-tu savoir exactement?

– Mais je veux TOUT savoir! dis-je, agacée. Qu'est-ce que tu faisais là-bas? Pourquoi suis-je enfermée ici? Pourquoi tu me caches tant de choses, William? Quel est le secret que tu sembles si décidé à garder?

– Il n'y a pas de secret, Solveig. Je veux juste te protéger. De moi. De ma vie et de certains... dangers qui n'ont rien à voir avec toi et dont je ne veux pas que tu fasses les frais. C'est tout. Je ne supporterai pas que tu souffres par ma faute et j'ai peur, justement, que ce que je m'apprête à te dire ne te fasse souffrir...

En entendant ces derniers mots, je sens tout mon corps se crispier. Cette fois, je m'attends au pire. Mais je suis déterminée à entendre la vérité et, le regard vissé à ses yeux, je l'incite à poursuivre.

– Je ne t'ai pas menti, Solveig. Je suis un homme d'affaires: je sais faire fructifier l'argent que je gagne. Mais c'est vrai, je ne le gagne pas derrière un bureau. Mon travail, c'est tout simplement d'aider les gens.

– Aider les gens? dis-je, sans comprendre où il veut en venir.

– Oui. Aider les gens dans des situations... désespérées. Par exemple ce bateau, pris dans une tempête en pleine mer. Il y a trois semaines, c'était une prise d'otages aux Philippines: les grands dirigeants d'une firme privée

retenus prisonniers par des pirates...

– Tu veux dire que tu es secouriste? dis-je, interloquée, ce qui le fait sourire.

– Si tu veux, dit-il presque goguenard, avant de retrouver son sérieux et reprendre: je me charge, avec mon équipe, des missions dont personne ne veut. Celles qui sont considérées comme trop dangereuses.

– Mais, c'est le travail de l'armée? dis-je en retenant mon souffle.

– Pas toujours, explique-t-il patiemment. Il arrive que deux états se rejettent la responsabilité d'un événement, ou bien que l'armée du pays où s'est déroulé l'accident ne soit pas suffisamment équipée, ou encore que... enfin, ce n'est pas toujours l'armée. Et dans ce cas, certaines personnes, certaines entreprises font appel à des gens comme moi.

Lentement, mon visage se décompose. Je sens le sang s'échapper de ma tête et, si je n'étais pas allongée, je sais que mes jambes ne me porteraient plus. Une question me comprime l'estomac: et si William travaillait pour des groupes terroristes ou mafieux?

– Alors tu travailles pour des... bandits? dis-je faiblement.

Mais j'obtiens, en guise de réponse, un franc éclat de rire qui me déconcerte et me fais lever les yeux vers lui.

– Pourquoi veux-tu que je travaille pour des bandits? Détrompe-toi, nous n'offrons pas nos services à n'importe qui! Et bien sûr, on se charge, avant d'accepter quoi que ce soit, de vérifier à qui nous avons affaire. Mon activité est tout ce qu'il y a de plus honnête. Mais je te le concède, ceux qui font appel à nos services possèdent généralement des comptes en banque, disons... rebondis.

– Mais... pourquoi fais-tu ça? ne puis-je m'empêcher de demander.

– Pourquoi? Je dirais que c'est sans doute parce que je sais le faire.

*Et parce que tu adores le danger...* insinue une petite voix à laquelle je ne laisse pas le loisir de franchir mes lèvres.

– Raconte-moi, William. Je veux savoir exactement à quoi ressemble ton travail... J'en ai besoin, tu comprends,

dis-je, suppliante.

Pendant les deux heures qui suivent, je l'écoute alors me raconter le sauvetage de ce bateau, mais aussi les longues et éprouvantes recherches effectuées pour un avion et son équipage perdus dans la jungle, le sauvetage d'une enfant dans un immeuble en flammes, les secours auprès d'un chercheur perdu sur la banquise et autres récits qui me font tour à tour frissonner, angoisser et frémir...

Peu à peu, je prends conscience que je suis amoureuse d'un héros. Spontanément, le mot «surnaturel» me traverse l'esprit. Je souris. C'est comme ça que je l'ai surnommé la première fois que son regard s'est posé sur moi, à l'aéroport: l'Homme Surnaturel. J'étais loin de me douter, à ce moment-là, que j'étais si proche de la vérité.

Pourtant, je sais aussi que ces révélations vont m'empêcher de dormir sereinement pendant des nuits entières et que je me prépare à de profonds moments d'angoisse. J'ignore si je serai capable d'endurer ça. Mais je sais aussi que, dans cette relation étrange, la seule chose qui s'est révélée gagnante, pour moi, est de vivre les choses au jour le jour, sans me projeter dans l'avenir. Et il est là, près de moi, en cet instant. J'ai le cœur qui s'emballe dès qu'il pose les yeux sur moi et ma confiance en lui semble ne pas connaître de limites. Alors on verra bien demain...

Malheureusement, ma conscience – encore elle – me rappelle pernicieusement que, malgré toutes ces révélations, je ne sais toujours pas ce que je fais ici, exactement. Je vais encore devoir poser quelques questions...

– William, il y a autre chose...

À son regard, je vois immédiatement qu'il sait de quoi je vais parler.

– Pourquoi suis-je ici?

– Là, tu m'en demandes trop. Je ne peux rien te dire pour le moment, Solveig. Ça ne te concerne pas directement. Je voulais juste m'assurer que tu ne risquais rien.

– C'est le cas? dis-je d'un air de défi.

– Oui. Je crois. J'ai encore besoin de deux ou trois jours pour maîtriser la situation. Encore deux ou trois,

Solveig.

– Je suis désolée. Je ne peux pas, dis-je, obstinée. Ma tante a besoin de moi! Je ne peux pas apparaître et disparaître ainsi, sans explications. Et j’ai besoin d’utiliser mon ordinateur, mon téléphone. Ici, je suis enfermée, inutile.

William me regarde sans rien dire, une lueur douloureuse brillant au fond de ses prunelles. Mais je ne veux pas me laisser happer par toute cette histoire à laquelle je ne comprends rien.

– Je regrette, William, je ne peux pas abandonner ma vie comme ça. J’ai mes propres objectifs, des engagements, des amis... Certes, mon quotidien n’est pas aussi flamboyant, ni aussi noble que le tien mais...

Un doux baiser interrompt cette diatribe.

– Ne dis pas de bêtises. Ta vie, ton travail, sont très importants. Je comprends... mais je te demande encore deux jours.

– Si je peux utiliser mon téléphone, mon ordinateur, Internet, dis-je fermement.

– Très bien. Si tu me laisses sécuriser ta ligne, concède-t-il en fin négociateur.

– Vendu, dis-je en lui tendant la main à la façon d’un négociant de tapis, remplie d’une joie soudaine, comme si le monde, en quelques secondes, était devenu plus léger.

Mais William ne se contente pas de cette poignée de main et se jette sur moi avec une ardeur qui me gagne instantanément. Je me laisse envelopper par son parfum, étourdir par ses caresses et la douceur de ses lèvres contre les miennes.

Lorsqu’il s’écarte de moi, soudainement et alors que mon corps vient d’entrer en fusion, je proteste d’une moue boudeuse alors qu’il m’annonce, de ce ton plein d’autorité qui n’appartient qu’à lui:

– Puisque je dispose de deux jours, fais tes bagages. Nous décollons dans moins d’une heure.

*Je me disais bien que je n'allais pas m'en tirer à si bon compte...*

– Où allons-nous?

– C'est une surprise, dit-il en m'embrassant langoureusement, de cette façon qui me fait fondre comme un sucre dans l'eau.

*Une surprise, tiens donc...*

– Dis-moi que tu as ton passeport avec toi? ajoute-t-il soudain, l'air inquiet, en ouvrant la porte, pour se diriger vers le couloir.

– Je l'ai toujours avec moi, dis-je, rassurante. Mais avant de partir, je dois d'abord passer quelques coups de téléphone, dis-je d'une voix sibylline, à la fois pour montrer que je n'obéis pas toujours au doigt et à l'œil et parce que tout simplement, j'ai besoin, en effet, de prendre des nouvelles de tout le monde.

Et ce n'est qu'après avoir appelé ma tante pour lui donner avec précision la date de mon retour à la maison d'hôtes, après avoir tenté – sans succès – de joindre Violaine et répondu à Luke qui s'inquiétait de ne pas me trouver à la maison depuis plusieurs jours, que je rejoins William dans le grand salon, munie d'un bagage trouvé dans l'immense penderie de ma chambre, plein de vêtements somptueux qui me donnent le tournis.

Lorsqu'il me découvre, vêtue d'un petit short de soie bleu marine, d'une paire de sandales à brides en cuir naturel et d'une tunique en lin blanc ajouré, mes cheveux maintenus en arrière par un foulard, William se contente de me dire, plein de mystère, en me prenant la main:

– Solveig, sais-tu à quel point tu es belle? Ils vont t'adorer. Allez, viens, nous sommes déjà en retard...

– Ils? dis-je d'une voix aiguë qui trahit le pic de stress qui vient de m'assaillir, pendant que, dans mon esprit, je dresse nerveusement la liste des personnes que pourrait me présenter William.

– C'est... commence-t-il en souriant mystérieusement.

– Une surprise, dis-je en plissant le front d'inquiétude et connaissant déjà la réponse.

– Tout juste, murmure-t-il, les yeux rieurs, bien décidé à ne pas m'en dire davantage.

## 2. La vie de famille

«Ils vont t'adorer.»

Je ne peux m'empêcher de faire tourner en boucle cette remarque de William. Je pense qu'il veut parler de ses amis. Il n'a jamais évoqué ce sujet avec moi. Je ne sais pas qui ils sont, ce qui les caractérise, ni ce qu'ils aiment. Oh, peut-être que je me fais des idées. Nous verrons bien en temps utile...

Un peu plus de sept heures plus tard, après avoir très peu dormi pour cause d'exploration sensuelle des moindres recoins de nos corps respectifs, dans le luxe débordant de l'avion privé de William, et alors que nous foulons le sol d'un aéroport international, je ne sais toujours pas où nous sommes... et je n'ai pas la moindre idée de l'heure qu'il est ici. William me tient par la taille, tout en guettant du coin de l'œil chacune de mes réactions.

- Dire que nous aurions pu prendre une semaine complète, dit-il d'un faux air de reproche, tout en arborant un sourire détendu.
- Deux jours, ce n'est pas si mal, dis-je pendant qu'il resserre son étreinte.
- Une prochaine fois, assure-t-il en m'embrassant dans les cheveux avant de s'écarter de moi pour me prendre la main.

*Il faut vraiment que j'aie une confiance totale en toi pour te laisser disposer ainsi de moi...*

Autour de nous, je regarde les gens qui observent cet homme magnifique, plein de prestance et de raffinement. Et je songe en rougissant que je suis celle dont les doigts s'entrelacent aux siens. Parmi des milliards de femmes sur la terre, il m'a choisie.

*Pour combien de temps?* commence une petite voix dont je ferme le clapet sans cérémonie.

- Alors? As-tu une idée de l’endroit où je t’ai amenée? murmure William avec un éclat de rire au fond des yeux.
- Je crois que je me suis montrée vraiment très patiente, dis-je, un peu moqueuse. Vas-tu enfin me le dire?

William se retourne gracieusement vers moi, tout sourires – un sourire plein de joie, comme j’en vois rarement sur son visage – pendant que ses beaux yeux bruns pailletés de vert pointent vers quelque chose, derrière moi.

Je me retourne pour suivre son regard et mon cœur exécute un bon inhabituel lorsque je découvre, inscrit sur un grand panneau bleu: «Bienvenue à San Francisco».

*Alors ça...*

Éblouie, ne sachant que dire, je me retourne vers William dont le sourire s’est encore agrandi. À présent, tout en lui exprime son enthousiasme: ses lèvres, mais aussi son regard, le mouvement de son corps... D’un geste souple, il m’attire à lui et dépose un baiser sur le bout de mon nez avant de planter son regard dans le mien.

– Je voulais te faire découvrir ma ville natale. Mais d’abord, nous allons poser nos bagages et manger un morceau. Il est près de cinq heures de l’après-midi ici et tu dois avoir faim. La journée s’annonce très belle et je suis sûr que tu aimeras cette ville comme je l’aime, dit-il en caressant distraitement ma main.

Une fois passé le contrôle des douanes, je laisse William me diriger dans les allées labyrinthiques de l’aéroport et remarque que la température printanière est bien au-dessous de ce à quoi je suis habituée sur mon île. L’idée de me laisser gagner par l’énergie d’une grande ville me galvanise... Et je laisse une joie enfantine m’envahir lorsque nous grimpons dans une petite limousine grise qui nous attendait là, comme par enchantement.

*Décidément, cet homme a le don de me projeter de l’enfer au paradis en l’espace de quelques heures. Bon, à ce moment précis, nous sommes au paradis, profitons-en.*

Je suis émerveillée par la beauté de San Francisco. Ce relief incroyable qui offre mille et une perspectives éblouissantes et la variété de ces maisons colorées que l’on croirait sorties d’un livre d’images.

Je contemple le paysage qui se déroule sous mes yeux... et William me regarde sans rien dire, absorbé, je pense, par les émotions qui me traversent chaque fois qu'un nouveau paysage surgit au détour d'un carrefour. Le regard tendre dont il me couvre me fait fondre. Je me demande s'il existe au monde une seule personne aussi chanceuse que moi en cet instant.

Je suis certaine que non.

Soudain, William rompt le silence. Sa main remonte de mon genou à ma cuisse pendant qu'il me murmure à l'oreille, d'une voix pleine de sous-entendus:

– Cette voiture me donne envie de te faire certaines choses, vraiment inavouables, fait-il en mordillant le lobe de mon oreille... que j'identifie avec étonnement comme un lieu terriblement sensible de mon anatomie.

Les yeux mi-clos, je suis le parcours de sa main sur ma jambe pendant que son visage s'enfonce dans mes cheveux qu'il respire avec douceur en murmurant:

– Tu me donnes le tournis, Solveig.

Lorsque sa main atteint l'intérieur de mon genou, je rougis jusqu'à la racine des cheveux à la pensée de ce que pourrait voir le chauffeur. Mais à vrai dire, mes pensées ne sont pas des plus innocentes non plus. Comment le pourraient-elles? La beauté incarnée se tient à seulement quelques centimètres de moi...

*Tout ce que tu voudras, William... si tu peux m'assurer que le chauffeur ne verra rien de ce qui se passe ici.*

– Malheureusement, ce sera pour une autre fois, annonce-t-il à contrecœur. Nous sommes presque arrivés. Regarde, c'est la maison qui apparaît sur la falaise.

Je suis subjuguée. On dirait que la maison est encastrée, littéralement, dans la falaise. Du sol au plafond, sur plusieurs étages: une gigantesque baie vitrée. Mais sur ce qui reste de murs, les couleurs gaies des maisons de San

Francisco, les fioriture, la verdure... Les yeux écarquillés, je me retourne vers William:

- Tu... tu possèdes cette maison? dis-je, sincèrement impressionnée.
- Pas exactement, répond-il. C'est la maison de mon enfance.

*La maison de son enfance? J'ai peur de ne pas comprendre...*

- Tes parents te prêtent leur maison? dis-je dans un sursaut d'espoir.
- Eh bien, en un sens, oui, fait-il en contenant visiblement son amusement. Disons que j'y ai toujours ma chambre.
- Tu veux dire que...
- Oui, je veux dire que...

*Ses parents... comment peut-il me faire ça? Me présenter ses parents!*

Tout à coup, mille sentiments incompatibles entre eux me traversent l'esprit: je suis outrée (il aurait pu me prévenir, quand même), inquiète (rencontrer les parents de l'homme qu'on aime MAIS qui refuse absolument toute idée de relation amoureuse: bonjour la pression!), flattée (il a bien plus de confiance en moi que je n'en ai moi-même: et si ses parents ne me trouvaient pas à la hauteur?). Mais le pire de tout, le plus terrifiant, c'est cette sensation de bonheur indescriptible qui tente de faire sa place parmi cette kyrielle de sensations: et s'il avait pour moi plus d'affection qu'il ne le laisse paraître? Ce terrible bonheur, qui me semble quelquefois si accessible et dont je sais bien que je ne dois pas m'approcher trop près...

William, lui, arbore un sourire satisfait de conquérant: il sait pertinemment qu'il me met au pied du mur. Et cela l'amuse visiblement. Mes doigts, entrelacés aux siens, se resserrent fébrilement. Pour tempérer la poussée de stress qui vient de s'emparer de moi, William niche son visage dans mon cou, y dépose un baiser qui fait monter la température dans l'habitable de façon significative et murmure:

- Ils vont t'adorer, Solveig.

– Mais William... je... enfin, c'est...

Mais William, d'un doux baiser déposé sur mes lèvres tremblantes, met fin à cette tentative désespérée d'expliquer... d'expliquer quoi au fait?

Moins d'une minute plus tard, la voiture ralentit dans une petite ruelle en pente raide, puis s'arrête devant de hautes grilles bleu clair où s'est emmêlée une glycine en fleur, derrière laquelle on devine un vaste jardin. On y accède par une série de petites marches en pierre autour desquelles s'agite une multitude de fleurs en pot.

Je retiens mon souffle.

Le portail s'ouvre sur un jardin extraordinaire, magnifiquement soigné et conçu de telle façon qu'on ne peut distinguer la maison. Partout des arbres en fleurs, des parfums, le vert soutenu d'une pelouse parfaitement entretenue au milieu de laquelle serpentent de petits sentiers gravillonnés qui traversent une allée plus grande et plus cossue que je devine être le chemin qui conduit à la maison.

William m'entraîne à travers ce paysage de conte de fées en observant mes réactions avec un plaisir non contenu et nous remontons tous deux la grande allée jusqu'à ce que celle-ci nous révèle le joyau dissimulé par la verdure: une haute maison d'esprit victorien, truffée de détails architecturaux charmants (volets vert d'eau, murs rose pâle, vastes ouvertures, pignons argentés...). Je suis subjuguée.

Mais mon pas ralentit à la seconde où j'aperçois une silhouette, longue et menue, qui s'avance prestement à notre rencontre. Je tourne le visage vers William qui, sans que j'aie besoin d'ouvrir la bouche, me confirme qu'il s'agit de sa mère.

La femme qui s'avance vers nous d'un pas gracieux possède la corpulence enviable de ces mannequins dont la minceur semble très naturelle. Ses cheveux longs et gris, d'un gris lumineux, dense, sont maintenus ensemble par une longue tresse négligée et charmante. Aux pieds, elle porte des espadrilles qui ont vécu plus que leur temps. Un pantalon cargo rouge brique et maculé de taches de peinture dissimule ses formes, et une chemise de coton blanc

retroussée aux coudes achève le tableau. Son visage est clair et lumineux. Les lèvres minces mais pas pincées et un sourire éclatant inonde son visage.

Lorsqu'elle arrive à notre hauteur, elle prend son fils par les épaules et dépose deux rapides baisers sur ses joues avant de plonger longuement ses yeux dans les siens.

– Te voilà enfin, mon chéri. J'ai l'impression que cela fait si longtemps, dit-elle sans que je puisse déceler pourtant la moindre trace de reproche dans le ton de sa voix.

Sa voix, plutôt grave, légèrement cassée, m'est immédiatement sympathique.

– Bonjour maman, dit sobrement William, avec davantage de retenue, mais avec le même plaisir évident. Laisse-moi te présenter Solveig.

– Oh, pardonnez-moi, fait-elle sans cesser de sourire. Ce garçon ne nous gratifie pas souvent de sa présence. Savez-vous que la dernière fois qu'il est passé à San Francisco, nous ne l'avons même pas vu? Je suis enchantée de vous rencontrer, Solveig. Vraiment. C'est si rare... rare étant un euphémisme poli pour dire jamais... Mais vous devez être très fatiguée. Le voyage n'a pas été trop long? dit-elle d'une traite.

– Bonjour madame, je suis très heureuse de vous rencontrer, moi aussi, dis-je en profitant du bref moment où elle reprend son souffle.

– Est-ce la première fois que vous venez à San Francisco? J'ai quelques adresses que vous devez absolument découvrir, fait-elle immédiatement, après m'avoir gratifiée d'un sourire chaleureux.

Et, sans me laisser le temps de répondre à aucune de ses questions, elle passe son bras sous le mien et m'entraîne vers la maison, tout en parlant sans discontinuer.

Lorsque nous pénétrons dans la maison, elle se tourne vers William et annonce:

– Je vous laisse vous installer. Ton père est dans son bureau, William. Tu sais comment il est si on le dérange... mais je pense que l'odeur de ma tarte aux amandes saura le faire sortir de sa tanière. On se retrouve pour dîner

dans mon atelier?

Une fois dans la chambre de William, que je qualifierai pour ma part davantage de loft, celui-ci me souffle gentiment:

– Pardonne à ma mère son babillage. Elle était nerveuse à l'idée de te rencontrer. Habituellement, elle est plus... normale.

*Nerveuse à l'idée de ME rencontrer? Si elle savait à quel point je dois prendre sur moi pour tenter de contrôler ma propre angoisse...*

Pendant que j'explore les lieux avec admiration – la «chambre» dispose d'une vue incroyable sur la baie de San Francisco –, la sonnerie du téléphone de William retentit. Je l'entends décrocher en soupirant avant de répondre à son interlocuteur d'une manière laconique qui n'annonce rien de bon.

Et en effet, en me prenant par la taille, il me dit doucement, sur un ton de regret:

– On dirait que le devoir m'appelle. Je fais aussi vite que possible. En attendant, repose-toi, murmure-t-il en caressant ma joue. Tu as l'air fatiguée.

Et pendant que je rougis à cette évocation à peine voilée de ce à quoi nous avons occupé notre temps pendant le vol, il a déjà rejoint la porte.

– À tout à l'heure, dis-je en souriant.

Une fois seule, et même si j'aurais préféré étrenner le moelleux de ce grand lit d'une tout autre manière, une sieste me semble être une idée tout à fait opportune. Hélas, après avoir tenté en vain de m'assoupir, je constate que je suis incapable de fermer l'œil. Je décide donc d'en profiter pour travailler. Et même, si je me débrouille bien, de m'accorder quelques minutes pour une douche. Ou bien l'inverse.

Quelques minutes plus tard, je suis installée à une large table de travail en bois ancien installée contre un grand mur de brique. Mon petit ordinateur semble perdu et ridicule au milieu de toute cette intimidante perfection.

Quoi qu'il en soit, j'ai beaucoup de choses à faire. J'ai décidé d'organiser un concours de photographie pour la maison d'hôtes. Celui ou celle qui le remportera se verra offrir un séjour d'une semaine à la maison de Sabine.

Quarante-huit heures après la mise en ligne, je découvre avec un vif plaisir que de nombreuses participations ont déjà été enregistrées.

*Super! J'ai tapé dans le mille.*

Sans attendre, je décide d'appeler Sabine pour la tenir au courant de l'opération en cours. Heureusement, elle décroche immédiatement.

– Bonjour Sab, c'est moi. Je voulais simplement te dire que le concours a commencé. Pour l'instant, les premiers retours sont très positifs, je suis sûre que ça va cartonner, dis-je avec enthousiasme.

– Salut Sol. Content que ça avance, marmonne-t-elle sans conviction.

– En seulement quarante-huit heures, nous avons déjà récolté une centaine de participations et je vois que le concours commence à être partagé sur les réseaux sociaux. Ça va vraiment nous faire une belle publicité. Tu devrais aller regarder.

– Bravo Sol, toutes mes félicitations. Je vais aller voir ça, répond-elle mécaniquement.

– J'ai aussi vérifié les réservations. Pour le moment, on surfe sur une tendance super positive. Le mois prochain, la maison sera presque remplie pendant trois semaines, dis-je pour montrer à ma tante que, même à distance, je reste très scrupuleuse.

– Ah, alors tout va bien. Je suis très contente. Tu fais du bon travail, Sol, fait-elle sur le ton de celle qui cherche à se convaincre elle-même.

– Bon, sinon, tout va bien à la maison? dis-je pour tenter de briser la glace que je peux percevoir entre nous.

– Oh, les affaires courantes. Alors je te laisse, ma chérie. Prends bien soin de toi, dit-elle avec un fond de tristesse inexplicable dans la voix.

– Toi aussi, Sab, dis-je, dérouter. Tu es sûre que tout va bien?

Mais ma tante semble décidée à m’assurer que tout va pour le mieux. Même si je ne suis pas convaincue par ce qu’elle m’affirme, je raccroche, le cœur inexplicablement lourd.

Je ne suis pas habituée à un tel comportement de la part de Sabine. Certes, je n’ai pas été très présente ces jours derniers, mais il doit y avoir une autre raison. En général, si quelque chose la contrarie, elle l’exprime, tempête, vitupère, parle fort, s’indigne... Là, c’est comme si quelque chose l’avait mise en sourdine.

Je décide néanmoins de ne pas me laisser aller à ma tendance naturelle à me faire du souci pour tout le monde, d’autant plus que j’y verrai plus clair à mon retour.

Et je réalise que je ne lui ai même pas dit que je me trouvais à San Francisco. Un acte manqué, probablement.

À ma montre, je constate que le temps a filé. J’envoie rapidement un petit mot à Luke pour prendre de ses nouvelles et lui raconter en quelques mots ma folle escapade. Après une seconde d’hésitation, je lui confie aussi mon inquiétude à propos de Sabine et lui demande d’aller voir discrètement si tout va bien, s’il en a le temps, puis je décide de prendre une douche rapide et me changer.

À peine ai-je refermé la boutonnière de mon chemisier que William fait irruption dans la pièce.

Mais toute trace de légèreté l’a déserté et c’est avec un regard soucieux qu’il s’approche de moi, son téléphone encore dans la main.

– As-tu eu le temps de te reposer? dit-il d’un air préoccupé.

– Oui, merci, dis-je pour éluder des explications qui n’ont pas d’intérêt.

– Même après sept heures de vol, tu restes éblouissante. Il est plus de six heures, mes parents doivent nous attendre pour le dîner. Oh, Solveig, reprend-il avec le plus grand sérieux, as-tu dit à quelqu’un où tu te trouvais?

– Oui, je l’ai écrit à Luke.

– Solveig! Pourquoi as-tu... s’emporte-t-il en laissant sa phrase en suspens.

– Quoi? Qu’est-ce que j’ai fait encore?

– Rien... excuse-moi. J’aurais dû t’en parler. Il vaudrait mieux que tu évites de dire où tu te trouves à des personnes... que tu ne connais pas très bien.

– Mais je connais très bien Luke, dis-je, agacée.

Ce n’est qu’après avoir descendu le grand escalier de bois que William se retourne pour examiner ma tenue avec un sourire de convoitise. Je porte une jupe près du corps qui m’arrive aux genoux, un chemisier de soie couleur chair et une paire d’escarpins noirs ouverts sur le devant du pied.

– Je voudrais pouvoir t’emporter loin de tout et te dévorer, Solveig. Tu es resplendissante, dit-il en m’embrassant langoureusement pendant que je panique à l’idée d’être surprise par l’un de ses parents.

Je le suis ensuite à travers différentes pièces, toutes plus belles les unes que les autres, mais... quel bazar! Des piles de livres s’entassent un peu partout, et, dans chaque pièce, tableaux, photographies et œuvres étranges couvrent chaque centimètre carré de place disponible. À l’évidence, je me trouve chez un couple d’artistes.

La cuisine, que nous traversons également, est baignée de lumière et donne sur une partie du jardin. Nous empruntons une porte coulissante, dévalons rapidement une volée d’escaliers de pierre et William m’entraîne vers une aile de la maison, sur la gauche, qui offre un point de vue incroyable sur la ville: exactement au centre, une colline, et tout en haut de la colline, une tour. Instinctivement, je ralentis le pas pour contempler ce spectacle somptueux.

William enserme tendrement ma taille et murmure:

– Bienvenue à San Francisco, Solveig.

Il se tient à présent derrière moi, entourant ses bras tendrement autour de ma taille, le visage contre le mien.

– Regarde, là-bas, cette tour se nomme la Coit Tower. Je t’emmènerai si tu veux. La vue est indescriptible.

Puis, resserrant encore son étreinte, il me décrit l’un après l’autre chacun des monuments qu’il tient à me faire connaître pendant que je me laisse bercer par tous ces noms exotiques qui me mettent des étoiles plein les yeux. Je savoure cet instant magique, suspendu dans le temps, en songeant avec émotion que je suis en train de vivre quelques-unes de ces secondes magiques qui donnent tout leur prix à la vie. Une parenthèse parfaite qui me fait frissonner d’émotion.

*S’il savait à quel point je l’aime...*

J’ai perdu le fil de ce qu’il m’explique, seule sa voix, chaude, tendre, grave, parvient jusqu’à moi. Jamais nous n’aurons le temps de voir tout ce qu’il me décrit, mais qu’importe, ce n’est pas la ville, c’est son enthousiasme qui me fait déborder de tendresse.

Enfin, en embrassant doucement ma joue, il conclut sur un ton malicieux:

– Mais pour le moment, je crois savoir que nous sommes tous deux affamés et... je suis impatient de te présenter mon père.

À ces mots, mon estomac, au contraire, se contracte. Mais je tente de dissimuler mon trouble et lui emboîte le pas comme si de rien n’était.

Quelques minutes plus tard, nous pénétrons sous une superbe verrière. Le toit de verre culmine à six mètres de hauteur, au moins. La lumière, diffuse, claire, y est à couper le souffle. Et partout autour de moi, des toiles, des sculptures... certaines inachevées, d’autres pas. Je suis sans voix.

– Solveig, je te présente l’atelier de ma mère, annonce William sans que je parvienne à déceler son sentiment à propos de cet endroit. Maman est artiste plasticienne. En ce moment, elle donne les dernières touches à sa prochaine exposition, au musée d’Art moderne de la ville.

– C’est époustouflant, dis-je, impressionnée.

Nous traçons notre chemin parmi les œuvres d’art et c’est au détour de l’une d’elles qu’un colosse barbu coupe notre route.

– Te voilà enfin! tonne une voix de stentor qui me donne immédiatement envie de me cacher six pieds sous terre.

– Papa, répond sobrement William en saluant l’homme qui le scrute avec sévérité... et une visible affection.

L’accolade pudique qu’ils se donnent a quelque chose de distant et très intime à la fois qui, j’ignore pourquoi, me touche énormément. Reste que ce monsieur m’impressionne et, lorsqu’il se tourne vers moi, je dois me maîtriser pour ne pas me cacher derrière William. Monsieur Burton est immense et sa carrure me donne l’impression d’avoir la taille d’une souris. Il porte une veste vert bouteille un peu avachie et un pantalon de velours foncé qui contraste avec le beau temps, mais lui donne une prestance étonnante. Des cheveux indisciplinés, sa barbe fournie et des yeux incroyablement vifs ajoutent à sa physionomie un air d’ours bourru, mais majestueux, qui achèvent de m’impressionner.

– Solveig, vous êtes aussi belle que ce qu’affirme mon épouse, assène-t-il en me donnant une vigoureuse poignée de main. Je suis très heureux de vous connaître, mademoiselle. Une femme capable de comprendre mon fils est une véritable héroïne. Aimez-vous lire, dites-moi?

– Bonjour. Je... heu... dis-je, décontenancée par cette approche directe. Oui monsieur, j’aime beaucoup lire. Mais je n’y consacre pas autant de temps que je ne le voudrais.

– C’est un tort, mademoiselle. Les seules vérités de ce monde se trouvent dans les livres, clame-t-il, non sans une pointe d’emphase, tout en nous invitant à poursuivre notre chemin parmi le jardin de statues.

Soudain, nous pénétrons dans une oasis de verdure nichée dans un angle de la verrière. Certaines plantes montent jusqu’au plafond et, au milieu de tout cela, trône un petit salon d’hiver: une accumulation étrange de meubles somptueux, certainement d’époque, mais sans rapport aucun les uns avec les autres.

La mère de William est déjà affairée à servir le repas. Une nage de homard qui m’ouvre immédiatement

l'appétit. À l'expression béate qui se peint sur le visage du père de William lorsqu'il respire le parfum qui flotte au-dessus de la table, je devine qu'il ne recule pas devant la bonne chère.

– Isaac, je t'ai préparé un bouillon, dit sa femme d'une voix déconfite en tendant une assiette à demi remplie d'une eau péniblement teintée d'un jaune extrêmement pâle.

– Ah! Bien sûr, un bouillon... Maudit cholestérol! Et vous tous, qui me narguez, avec votre minceur! répond-il sur un ton faussement mécontent. Alors Solveig, racontez-moi un peu ce que vous faites dans la vie.

Ce monsieur, avec son air théâtral et sa bonhomie bougonne m'intimide, c'est vrai, mais il me plaît beaucoup.

Deux heures plus tard, ma timidité s'est envolée. J'ai appris, entre autres choses passionnantes, que le père de William était auteur, que cette maison était celle dans laquelle William avait passé toute son adolescence et que sa maman confectionne les meilleures tartes aux amandes – bio, naturellement – de la terre entière.

Nous avons regardé la verrière s'embraser pendant que le soleil tombait dans la baie de San Francisco, puis la nuit arriver doucement en répandant une ombre douce dans l'atelier qui forme désormais le décor surréaliste de ce dîner qui, finalement, ne l'est pas moins.

Lorsque nous regagnons les appartements de William, sous les toits de la grande demeure, la ville est parsemée d'une myriade de lumières qui scintillent dans la nuit et je respire enfin. Je crois que le dîner s'est bien passé.

Une chose me déstabilise: ce n'était pas du tout dans cet environnement bohème, intellectuel et fascinant que j'imaginai l'enfance de William, cet homme fort, sportif, avide de grands espaces et un peu trop prompt à se mettre en danger...

C'est donc avec un regard nouveau que je le regarde m'entraîner avec envie vers le grand lit qui trône au milieu de ce qu'il appelle très modestement une chambre.

– Et maintenant, que fait-on? questionne William en défaisant négligemment le premier bouton de mon chemisier,

un sourire plein de convoitise se dessinant sur ses lèvres à mesure que mon corsage dévoile ma peau déjà frissonnante de désir.

Cette question n'était que pure rhétorique, me dis-je en goûtant doucement les lèvres qu'il me tend pendant qu'à mon tour, j'entreprends de le débarrasser de ses vêtements.

### 3. Une soirée mouvementée

Lorsque je me réveille, le lendemain matin, la pensée de nos ébats de la veille est la première qui me vient à l'esprit et je me sens rosir de plaisir à cette évocation mentale. Lorsque j'ouvre enfin les yeux, la pièce est vide et, si j'en crois le rai de lumière qui vient chatouiller le bout de mon nez, il est déjà tard.

Je réprime une moue de dépit en découvrant que William n'est pas là, absence immédiatement compensée par un petit mot que je découvre sur l'oreiller qui se trouve à côté du mien. Je peux lire:

«Chaque centimètre carré de mon corps est déjà en manque de toi. Viens vite me retrouver (et accessoirement prendre ton petit déjeuner).»

Je suis heureuse que William ne puisse pas voir l'expression de complète béatitude qui se dessine en ce moment sur mon visage. D'un bond, je saute hors du lit et me précipite dans la douche.

Mon maigre bagage ne me permet pas de faire des folies vestimentaires, mais j'ai tout de même prévu une petite surprise. J'extrais de mon sac une guêpière rose poudré, dont le décolleté pigeonnant met ma poitrine en valeur de façon scandaleuse. Et je souris malicieusement en choisissant une tenue plus sobre, pour décupler encore la surprise de William, lorsqu'il découvrira ce que je dissimule.

*Cette seule pensée me donne envie de faire bien d'autre chose que visiter la ville...*

Quelques minutes plus tard, alors que je descends les escaliers en priant pour retrouver le chemin de la cuisine, une merveilleuse mélodie monte jusqu'à moi. Les notes profondes d'un morceau de violon.

Parvenue au bas des escaliers, je reconnais la *Méditation de Thaïs*, le célèbre morceau de Massenet. Une

émotion profonde, troublante, me traverse. La grâce vibrante qui s'échappe de la musique me bouleverse et, instinctivement, comme hypnotisée, je me dirige vers la source de cet enchantement: une haute porte à double battant qui semble donner sur une grande salle.

Lorsque je passe le pas de la porte, je suis frappée de stupeur. Là, au milieu d'un immense salon de réception, pendant que s'agite en silence une nuée de personnes affairées à préparer je ne sais quelle festivité, William

Debout, les yeux clos, perdu dans un autre monde où plus aucune réalité ne semble pouvoir l'atteindre, William joue du violon.

Je ne sais pas combien de temps s'écoule ainsi. Le silence des gens de maison, la grâce de William, cette musique divine, mes larmes... Mais le charme est rompu brutalement par l'irruption de monsieur Burton dans l'encadrement de la porte qui me salue d'un «bonjour» tonitruant et joyeux... jusqu'à ce qu'il aperçoive mes larmes. Mais, sans perdre contenance, il ajoute:

– Mon fils a été plus malin que son père. Écrivain, quelle idée ridicule! J'aurais mieux fait de faire musicien, cela aurait été plus payant pour séduire les jolies femmes, fait-il en plaisantant.

Heureusement, William, avisé de notre présence par la voix de son père, se précipite à mon secours... en rougissant comme si je l'avais pris à fumer une cigarette en flagrant délit.

– Solveig, te voilà, dit-il en déposant un chaste baiser sur ma joue, tout en évitant mon regard.

– Bonjour, dis-je en fanfaronnant légèrement, trop heureuse, pour une fois, de sentir que j'ai un peu d'ascendant sur lui.

– Que pensez-vous de la prestation de William? demande son père, visiblement amusé par l'embarras de son fils.

– J'ai trouvé cela magnifique, dis-je sincèrement, pendant que les joues de William reprennent doucement leur couleur habituelle. Vous préparez une réception? dis-je pour faire diversion.

– Oui, nous recevons 150 personnes ce soir. Une récompense aussi prestigieuse que le prix Agatha mérite d'être

fêtée dignement, vous ne croyez pas? annonce monsieur Burton avec malice.

Interdite, je regarde William. Et je manque de m'étrangler en réalisant qui est vraiment l'homme qui se tient en face de moi et que, depuis près de vingt-quatre heures, je tiens seulement pour un original un peu barjot.

Isaac-Bradley Burton.

Ses livres se vendent dans le monde entier. Pour qui est fan de roman policier, c'est une référence.

Je me mords les lèvres. William, qui s'est bien gardé de m'expliquer pourquoi nous étions ici, n'en mène pas large non plus et c'est avec soulagement que son père nous annonce, charitable, mais surtout franchement moqueur:

– Bien... j'ai l'impression que vous avez des choses à vous dire tous les deux. Je crois que je ferais mieux de retourner travailler.

– On dirait, en effet, que c'est le moment des révélations, dis-je, mi-agacée, mi-narquoise. J'apprends que tu es virtuose, que ton père est un écrivain célèbre dans le monde entier et que nous assistons ce soir à une réception rassemblant, j'imagine, tout ce que San Francisco compte de personnalités. J'ai l'impression que si tu as autre chose à m'avouer, c'est le moment idéal.

*Et je n'ai AUCUN doute sur le fait que tu en aurais encore beaucoup, des choses à m'avouer...*

William me regarde sans rien dire, partagé entre la surprise et une envie de rire mal dissimulée. Quant à moi, il me semble vraiment qu'en cet instant, toute révélation supplémentaire m'apparaîtrait comme une information mineure.

Alors, en se penchant à mon oreille, il murmure, sur le ton du secret:

– Premièrement: non, je ne suis pas un virtuose. Je joue correctement, c'est tout. Deuxièmement: je voulais laisser à mon père le plaisir rare de se trouver devant quelqu'un qui ignore tout de sa renommée. Je vois ça comme une thérapie de l'ego, c'est très bon pour lui. De plus, je suis certain que tu lui es d'autant plus sympathique pour

cette raison. Troisièmement: la réception de ce soir, je l'avais... eh bien... oubliée, indigne que je suis. Si tu veux tout savoir, j'avais en tête un tout autre programme, pour nous deux. Mais, et c'est ce que tu dois retenir de cette déconvenue, je suis le plus heureux des hommes à l'idée de t'avoir ce soir à mon bras.

Comment ne pas fondre devant une telle tirade, surtout lorsqu'elle se termine, comme ici, par un point final en forme d'étourdissant baiser?

Puis, s'écartant de mon visage sans toutefois desserrer son étreinte, William annonce le programme de la journée:

– Vu l'heure tardive, je propose de t'enlever immédiatement. Nous irons déjeuner sur le port. Je connais le meilleur endroit de la ville pour séduire une jeune française, forcément pointilleuse en matière de gastronomie, dit-il en posant un petit baiser sur mon nez. Ensuite, il faut que je te fasse découvrir Mission District et son ambiance un peu folle. Nous ferons un détour par Alamo Square pour paresser au soleil devant les plus jolies maisons de la ville. Après ça, nous nous promènerons dans Chinatown et pour finir, shopping dans le Financial District. Je veux que tu sois une reine ce soir, achève-t-il en m'embrassant avec une tendresse non dénuée de convoitise pendant que je songe avec plaisir que je vais avoir une occasion en or pour lui dévoiler ce qui se cache sous mes vêtements. Viens, dit-il en me prenant soudain par la main. Il n'est pas très tard, nous avons encore une chance de voir le Golden Gate plongé dans la brume. C'est la plus belle chose au monde.

Et les heures s'écoulaient ainsi, dans une sorte d'euphorie qui ne nous quitte pas jusqu'au soir. Je découvre un William cultivé, passionné par la ville et les mille et un secrets qu'elle ne dévoile qu'aux connaisseurs. Cette journée est sans aucun doute à graver parmi les plus belles de ma vie et ce n'est que vers cinq heures, lorsque William m'annonce qu'il est temps de s'occuper de ma robe pour ce soir, que je reprends contact avec la réalité.

Mon estomac se contracte brutalement, lorsque je pense à cette soirée. La présence de tous ces invités de marque me terrifie, mais l'enthousiasme de William à me vêtir comme une princesse est communicatif.

Quelques minutes plus tard, nous pénétrons dans une vaste boutique aux murs clairs et à la moquette épaisse. Ici,

chaque robe, chaque vêtement présenté ressemble à une œuvre d'art. Tout est admirablement mis en valeur et, immédiatement, la petite fille en moi se laisse gagner par l'ivresse de se trouver dans ce lieu dédié aux caprices vestimentaires les plus fous.

Mais en réalité, l'émerveillement me paralyse et je regarde une à une les tenues qui me sont proposées sans parvenir à porter mon choix sur l'une ou l'autre. William, lui, est dans son élément et, sans hésiter, acquiesce à chacune de mes hésitations. Quelques minutes plus tard, je m'installe dans ma cabine, une pièce spacieuse et feutrée fermée d'un lourd rideau de brocart crème.

William, confortablement installé dans un petit salon, une coupe de champagne à la main, se prépare au défilé.

La première robe, longue jusqu'aux pieds, de couleur chair, presque transparente, ornée de dentelles et de brillants, est époustouflante, mais nous convenons tous deux que c'est un peu sexy pour une telle réception.

Lorsque je regagne la cabine, William se poste derrière moi et murmure :

– On la prend, mais je la réserve à ma seule vue. Et j'ai hâte de l'étreindre, crois-moi, Solveig... fait-il en laissant le bout de ses doigts se promener sur mes hanches.

La simple idée que la vendeuse puisse nous surprendre me fait monter le rose aux joues.

La seconde robe est courte, très simple : d'un rouge très foncé, près du corps. Le dos affiche un décolleté très profond qui me force à ôter ma guêpière et c'est presque nue sous le délicat vêtement que je laisse William découvrir cette seconde tenue.

– Je crois que tu n'as pas idée de l'état dans lequel me précipitent ces quelques grammes de tissu, annonce-t-il après quelques secondes. Mais je refuse que tous les hommes de la soirée éprouvent la même chose en te regardant ce soir, annonce William, les yeux plus que brillants. Évidemment, nous la prenons également, ajoute-t-il d'un air entendu.

Et je pense qu'il me suivrait volontiers dans la cabine sans l'intervention de la vendeuse. Celle-ci, tout sourires, tient dans ses bras une nouvelle trouvaille.

– Mademoiselle, je crois que cette robe vous ira à la perfection, dit-elle avec assurance. Ne vous fiez pas à son apparente simplicité: portée, elle est simplement magnifique et la couleur mettra en valeur vos cheveux, ainsi que la finesse de votre taille.

Du coin de l'œil, je vois William approuver de la tête, d'un air de dire «Fais-lui confiance, cette femme sait de quoi elle parle». Pour ma part, je ne suis pas totalement convaincue et c'est presque à contrecœur que je laisse la vendeuse l'installer dans ma cabine.

J'ôte la robe rouge et enfile de nouveau ma guêpière, frustrée de n'avoir pas trouvé l'occasion de laisser à William le loisir de l'entrevoir.

Mais lorsque je découvre mon reflet dans le miroir, je suis forcée de constater que la vendeuse avait raison. Cette robe de cocktail, vert émeraude, possède un décolleté bénitier très sage et une jupe de forme parapluie qui me donnent l'air un peu désuet d'une femme des années cinquante. Mais je ne me suis jamais vue aussi élégante. Les escarpins en chamois caramel qui me sont proposés pour aller avec me font des jambes longues et minces. La robe, effectivement, découpe la taille à la perfection et je reste interdite devant la belle jeune femme qui se tient, tout étonnée, face à moi.

Lorsque, quelques secondes plus tard, je découvre le regard de William, je sais que nous avons trouvé LA robe parfaite. Celui-ci, enthousiasmé, se lève immédiatement et, me prenant par la main, me fait tourner sur moi-même avant de m'embrasser.

– Tu es encore plus belle que belle, dit-il en me prenant dans ses bras. Est-ce qu'elle te plaît? C'est ma préférée.

– À moi aussi, dis-je en souriant pendant qu'il dépose un baiser dans mon cou.

Lorsque je regagne la cabine, je prends soin, cette fois, de ne pas refermer totalement le rideau, espérant que William puisse entrevoir ce que je cherche à lui dévoiler depuis ce matin... et que la vendeuse ne s'aperçoive de rien. Mais mes plans échouent à nouveau.

Ce n'est qu'une fois que nous sommes rentrés, pendant qu'un vendeur décharge la voiture des achats extravagants que nous venons de faire, que William susurre à mon oreille, en ouvrant ma portière:

– J'ai peur que nous soyons un peu en retard, ce soir, à la réception. J'ai entrevu quelque chose de très joli, il y a quelques instants, dans la cabine d'essayage. Quelque chose que je désire t'enlever sans attendre.

Lorsque nous descendons, la salle est déjà pleine de monde. Ma jolie guêpière, je dois dire, a largement tenu ses promesses... ce qui explique que nous soyons légèrement en retard et que nos yeux brillent d'une fièvre que nous avons eu de la peine à calmer.

Je me tiens avec nervosité au bras de William lorsque sa mère nous rejoint, rayonnante de bonheur, vêtue d'une longue robe noire semée de confettis brillants.

– Solveig, vous êtes éblouissante. Et toi, mon fils, je ne sais pas comment tu t'y prends pour être plus beau chaque fois que je te vois. Et tu souris, enfin. Je n'avais pas eu le plaisir de voir ça depuis longtemps. Venez, tous les deux, je vais vous présenter.

Et la ronde des présentations commence.

Le vaste salon de réception a été décoré spécialement pour l'occasion et de grandes gerbes de fleurs occupent une multitude de petits guéridons. Ici et là, de petits salons astucieusement aménagés permettent aux invités de s'installer pour discuter et, partout, en toute discrétion, des serveurs passent comme des chats parmi les invités, distribuant champagne et petits-fours mystérieux aux architectures complexes.

Tout le monde, ici, est habillé avec un sens aigu du raffinement. Les messieurs portent tous un smoking et les

femmes – toutes splendides – ressemblent à une nuée d’oiseaux exotiques et merveilleux dans leurs robes colorées et brillantes faites de mille et une étoffes somptueuses. Ce ballet est un régal pour les yeux... D’autant plus qu’après deux heures et trois coupes de champagne, je dois admettre que la situation est moins terrible que je ne le craignais.

Tout le monde semble heureux de voir William et je n’ai pas encore eu la sensation de me rendre ridicule. Je me sens même étrangement à l’aise. Chacun des invités que nous rencontrons a accompli dans sa vie quelque chose d’inhabituel. Écouter la conversation de ces personnes brillantes est un réel plaisir et, même si je me tiens légèrement en retrait, je bois leurs paroles avec avidité.

C’est sur ces réflexions que je réalise qu’il est plus que temps pour moi d’aller... comment dit-on... me repoudrer le nez. Et c’est en espérant ne pas me perdre dans cet espace beaucoup trop grand pour moi que j’abandonne William à une discussion passionnante où il est question de flux boursiers et de gestion d’actifs. Autant dire du chinois.

Quelques minutes plus tard, alors que je quitte les toilettes, je suis surprise de trouver William en compagnie d’une femme que je n’ai pas encore croisée à la soirée. Elle peut avoir une cinquantaine d’années, peut-être un peu moins. Mais c’est une vraie beauté. Ses cheveux, très noirs, sont rassemblés en une lourde queue-de-cheval, et elle est vêtue d’une robe fourreau gris perle qui la fait ressembler à une actrice de cinéma. Quelque chose, dans sa gestuelle un peu théâtrale, est étrange. Inquiétant, même. Les émotions défilent sur son visage à toute allure, tant et si bien que je ne parviens pas à en identifier clairement une seule.

Je ne sais pas pourquoi – la jalousie, probablement – mais je voudrais que cette femme ne soit pas là, à parler à William. J’ignore également ce qui me pousse à rester ainsi en retrait, pour observer la scène de loin.

À quelques mètres de moi, même si je ne peux pas comprendre ce qu’ils se disent, je peux percevoir que la conversation est tendue. Alors que la femme semble heureuse de le voir – un peu trop heureuse à mon goût, d’ailleurs –, William, lui, reste de marbre. On dirait même qu’il est figé. Il me fait penser à un lion sur le point de bondir.

Et c'est lorsqu'elle tente de toucher son bras que tout explose. Pour la première fois depuis que nous nous connaissons, je vois l'homme que j'aime avoir un geste brusque envers quelqu'un. Sans ménagement, il la saisit par le bras et l'entraîne vers la sortie. Exactement comme s'il venait de surprendre un voleur. Je vois qu'elle tente de s'expliquer et le regard suppliant qu'elle lui lance me fait presque mal. Pourtant, toute pitié disparaît au moment où elle lui lance, d'une voix qui me fait froid dans le dos :

– Ni toi ni moi n'y pouvons rien, William. Ce qui existe entre nous, tu ne peux l'ignorer!

Puis elle disparaît dans la nuit.

La violence de cet échange me coupe les jambes et, sonnée par la scène à laquelle je viens d'assister, je n'ai pas remarqué l'arrivée de la mère de William.

Celui-ci, entre-temps, s'est rapproché de moi, même s'il ne me voit pas. Je peux, cette fois, entendre parfaitement ce qu'ils se disent.

– Chéri, que fait-elle ici? s'angoisse madame Burton sur un ton de terreur qui ne m'échappe pas.

– Ne t'inquiète pas, maman. Elle tenait simplement à me faire savoir qu'elle avait purgé sa peine. Tout va bien, dit-il sur un ton calme qui contraste avec la violence des flammes qui brouillent son regard.

– Je... je ne supporterai pas qu'il t'arrive... dit-elle, vraiment secouée par la scène à laquelle elle vient d'assister.

– Maman, elle est partie. Tu ne la reverras pas, je te le garantis. Et n'oublie pas que je ne suis plus le jeune homme faible que j'étais alors. J'ai largement de quoi me protéger si nécessaire. Ne la laisse pas gâcher cette belle soirée. Cette femme ne le mérite pas. Viens, retournons plutôt auprès des invités.

Je les regarde alors s'éloigner doucement, William entourant tendrement sa mère, un bras passé autour de ses épaules.

Il me faut un long moment pour retrouver une apparence de calme et, lorsque je rejoins la salle, en priant pour

que personne ne me remarque, j'ai l'étrange impression que rien de ce qui vient de se passer n'est réel.

Dès qu'il m'aperçoit, William se rue sur moi. Son regard noir m'indique qu'il est toujours sous haute tension.

– Où étais-tu? me demande-t-il abruptement.

– Je suis allée prendre un peu l'air dans le jardin, dis-je en essayant de me montrer aussi enjouée que possible.

– Bon sang, Solveig! Était-il vraiment indispensable que tu ailles raconter tous tes faits et gestes à n'importe qui? s'insurge-t-il tout à coup.

– Mais... de quoi parles-tu? dis-je d'une voix blanche, choquée par le ton de sa voix.

– San Francisco! Pourquoi as-tu été raconter tes moindres faits et gestes à...

Mais, percevant mon mutisme choqué, William se radoucit immédiatement et, d'un air déconfit, murmure:

– Excuse-moi. Tu n'as rien fait de mal. Je me suis inquiété, c'est tout. J'aimerais qu'on parte d'ici, maintenant... si tu es d'accord.

Pendant quelques instants, je reste pétrifiée, à le regarder, sans rien dire. La violence de la scène à laquelle je viens d'assister et la fureur soudaine de William font monter en moi une exaltation qui me fait peur.

*Non! Tout plutôt que se mettre à pleurer!*

La colère de William, elle, est tombée aussi vite qu'elle était venue et je vois son visage reprendre doucement son sang-froid habituel. Constatant l'effet de ses paroles, il me prend immédiatement dans ses bras.

– Pardon Solveig, je n'aurais jamais dû m'emporter. Partons d'ici, s'il te plaît. Maintenant.

Je pourrais lui reprocher son attitude, mais je décide de mettre cet emportement soudain sur le compte de la scène étrange dont j'ai été le témoin et, alors qu'il me prend la main en la serrant inexplicablement fort, je me laisse entraîner sans rien dire à travers la foule vers l'extérieur de la maison.

Moins de dix minutes plus tard, nous roulons à vive allure à travers les rues de San Francisco dans une Jaguar noire, magnifique, empruntée à son père. Depuis que nous avons quitté la maison, c'est à peine si nous avons échangé un mot. Toutes mes tentatives pour chasser de mon esprit ce que je viens de voir, et toutes les questions que cela soulève, se soldent par un cuisant échec.

– Une virée nocturne comme celle-ci exige du Chopin, dit soudain William, tout en jouant avec la molette du lecteur MP3 intégré à la voiture.

Après quelques secondes, les notes fiévreuses et pures d'une étude de Chopin retentissent dans l'habitacle. Je ferme les yeux, me laissant glisser doucement dans une agréable torpeur. Et pendant que les notes s'écoulent, William caresse doucement le creux de ma main avec une sensualité qui m'arrache de longs soupirs.

Jamais je n'aurais pensé que le désir puisse naître ainsi, niché dans la paume de ma main. Et pourtant...

Nous restons ainsi un long moment, bercés par la musique. Soudain, la voix de William retentit dans l'habitacle de la voiture. Chaude, enveloppante et crue.

– Enlève ta culotte, commande-t-il avec autorité.

Mon cœur manque un battement. Que veut-il faire de moi? Mon corps tout entier vient de se figer.

– Enlève ta culotte, insiste-t-il en se tournant rapidement vers moi, une lueur que je connais bien au fond de son regard. Fais-moi confiance, ajoute-t-il enfin sur un ton plus doux.

Alors, lentement, je m'exécute. Mes doigts courent le long de ma robe, se perdent parmi les volants et les tulles. Une pointe de dépit me gagne, quand je pense aux sous-vêtements que j'avais préparés pour lui, mais j'agrippe doucement le léger ouvrage de dentelle qui me couvre le sexe. Délicatement, je soulève les fesses et le fait glisser le long des jarretelles, puis de mes bas, avant de replier mes jambes pour l'ôter tout à fait.

Mon rythme cardiaque a fait un bond et, bien que dissimulée au regard, ma nudité me semble éclatante, impudique. Dangereusement excitante, lorsque je pense à toutes ces voitures que nous croisons, tous ces visages qui passent à seulement quelques mètres de moi, sur la route...

– Donne-la moi maintenant, fait-il en tendant une main vers moi.

Sans dire un mot, j’obéis.

Lorsque je le vois glisser ce petit morceau de tissu dans sa poche, un sourire satisfait au coin des lèvres, je comprends ce que ce geste symbolique signifie: William possède désormais la clé de mon intimité. Je suis à sa merci, à présent, et cette idée m’excite terriblement. Sans qu’il m’ait seulement touchée, je peux sentir, au creux de moi, les liqueurs secrètes de mon ventre se répandre dans mon corps.

Le silence, entre nous, est un puissant aphrodisiaque et lorsque la voiture s’arrête devant un petit bâtiment dissimulé derrière un bosquet, je sais déjà qu’il peut me faire tout ce qu’il voudra.

Malgré tout, une légère appréhension me gagne lorsqu’il me tend la main pour m’aider à descendre de la voiture: son regard a quelque chose de déterminé, presque dur.

Je me laisse entraîner à sa suite jusqu’aux marches du bâtiment. Une sorte de cube ultra design dans lequel nous entrons par une porte dissimulée dans le mur. La lueur de la lune baigne ce qui semble être l’unique pièce d’un grand studio. Dehors, le Golden Gate plongé dans la nuit ressemble à un tableau vivant. Une grande baie vitrée, à flanc de falaise, nous donne l’impression d’être suspendus dans le vide. Autour de moi, je distingue peu de chose: une grande bibliothèque qui couvre tout un mur, un lit immense, en travers de la pièce.

– Ce soir, je vais t’attacher, Solveig. Mais avant cela, laisse-moi te déshabiller, murmure la voix de William à côté de moi pendant que ses doigts remontent lentement l’intérieur de mes cuisses, sous ma robe, à la rencontre de mon sexe.

En entendant ces mots, mon corps se tend. D'excitation, mais aussi de peur. Ai-je envie d'être privée de ma liberté de mouvement? Mais mes pensées sont brouillées par d'autres sensations: je ne peux retenir un gémissement lorsque son index atteint la lisière de ma vulve déjà trempée. Spontanément, mon corps se cabre vers lui.

– Pas tout de suite, ma beauté. Laisse-moi d'abord te regarder. Je rêve de t'ôter cette jolie robe depuis que tu la portes, dit-il en caressant l'arrondi de mes fesses, seul espace de peau dénudée entre mon porte-jarretelles et mes bas.

Alors, lentement, il se place derrière moi, faisant coulisser la fermeture Éclair jusqu'au bas de mes reins, m'arrachant un frisson. Comme s'il écartait les pétales d'une rose, je sens les pans de ma robe s'ouvrir lentement, découvrant mon dos, puis mes épaules et enfin ma poitrine.

Les baisers qu'il dépose sur ma nuque, à la base de mon cou, puis le long de ma colonne vertébrale, avant de baiser langoureusement la cambrure de mes reins, me laissent pantelante. Le contact de ses deux mains sur mon ventre, et sur mes hanches, pendant qu'il m'embrasse, me brûle, littéralement. Les yeux clos, je me laisse envahir par la chaleur qui monte en moi, à la fois impatiente et terrifiée à l'idée de ce qu'il a prévu de faire.

Enfin, la robe tombe à mes pieds, découvrant l'ensemble de satin noir avec lequel j'espérais le surprendre.

*C'est réussi.*

– Solveig, tu es renversante, dit-il, le souffle coupé en me tendant la main pour m'aider à m'extraire de la robe qui gît désormais à mes pieds.

Toujours placé derrière moi, je sens sa main ôter l'agrafe de mon soutien-gorge, faisant coulisser sur mes épaules frissonnantes les délicates bretelles, découvrant mes seins, déjà dressés par le désir.

Ses mains ensèrent ma taille et me font pivoter sur moi-même jusqu'à ce que nos lèvres se rejoignent. Alors, après un torride baiser où nos souffles emmêlés disent l'appétit que nous avons l'un pour l'autre, gracieusement,

William s'agenouille. Ses lèvres douces et fermes couvrent mon ventre de baisers humides et voraces, explorant les contours de mon nombril, les courbes de mes hanches... Je frémis sous ce déferlement qui s'attarde de temps en temps plus près de ma toison, pendant que mes jambes éprouvent avec délectation les caresses qui courent depuis mes chevilles, jusqu'à la lisière de mes fesses.

– J'ai l'impression de me trouver aux pieds d'une déesse. La lune te rend divine, littéralement, dit-il d'une voix à peine audible, comme s'il s'adressait à lui-même.

Toujours vêtu de son smoking, William se lève lentement, sans cesser de m'embrasser. Ses lèvres happent la pointe de l'un de mes seins, faisant rouler sa langue sur mon bouton avec un appétit presque brutal. Ses dents me mordillent, sa bouche m'étire et, les yeux rivés sur cette scène, je me repais de l'image sulfureuse que je renvoie en ce moment. Nue, simplement vêtue d'un porte-jarretelles, de bas de soie translucides et d'une paire de talons noirs vertigineux. Ma peau laiteuse forme un contraste éclatant avec la silhouette sombre de l'homme qui me donne tant de plaisir.

Lorsque les lèvres de William atteignent la courbe de mon visage, je l'entends murmurer, d'une voix transfigurée par l'excitation:

– Je veux t'attacher maintenant, je veux te voir à ma merci.

En disant cela, il défait avec une surprenante agilité les petites pinces qui retiennent mon chignon. Mes cheveux se répandent en longues cascades bouclées de part et d'autre de mes épaules, alors que je hume les notes ambrées qui se dégagent du corps de William.

Avec beaucoup de tendresse, il me prend alors la main pour me conduire devant le lit et commande:

– Allonge-toi sur le dos ma beauté. Je veux te regarder pendant que tu prends du plaisir.

Ces mots me font frissonner.

Sans dire un mot, je m'exécute pendant que William se saisit de deux longues bandes de satin clair. Doucement, il écarte mes bras, l'un après l'autre, caressant de ses cheveux les pointes roses et dures qui culminent au sommet de mes seins.

Je gémis pendant qu'il attache mes poignets aux montants du lit, à l'aide des deux rubans de satin. Lorsqu'il estime que je suis immobilisée, il s'écarte du lit pour me contempler longuement. Jambes serrées, bras en croix, les cheveux ondulants autour de moi, vêtue seulement de mon porte-jarretelles, j'ai l'impression d'avoir été plongée hors de la réalité. Ma nudité est plus exposée que jamais et le regard de William irradie, dans la pénombre.

Je me sens si vulnérable, tout à coup. Une légère, une délicieuse angoisse prend possession de moi et je m'aperçois qu'elle multiplie encore mon désir. Ma poitrine se soulève furieusement à chaque respiration, trahissant mon impatience et la douce frustration à laquelle mon amant me soumet.

Il me semble que les yeux de William luisent dans la semi-obscurité, comme ceux d'un prédateur qui vient de ferrer sa proie, au moment où il s'approche de l'extrémité du lit. Il se saisit de mes hanches et, d'un geste ferme, fait glisser mes fesses jusqu'au rebord du matelas. Puis, en s'écartant du lit, il entreprend de se déshabiller. D'un geste nonchalant, il retire le nœud papillon qui lui enserre le cou. Je le regarde défaire les boutons de sa chemise blanche qui me révèle un torse parfait, brun et lisse, douloureusement lacéré d'une longue balafre qui me serre le cœur.

Lorsque sa chemise rejoint ma robe, la lumière de la lune dessine son corps magnifique en clair-obscur, jouant avec la ligne de ses épaules, la courbe d'un biceps, l'arrondi de ses abdominaux. Le simple fait de le contempler ranime en moi une flamme qui ne demande plus qu'à s'embraser à nouveau.

Sans dire un mot, les yeux vissés aux miens, il s'agenouille à hauteur de mes jambes et les écarte doucement, largement. L'indécence de cette position m'effraie un instant et je tente de les resserrer, mais William m'en empêche.

– Je veux te goûter, Solveig. Sentir monter ton plaisir sous ma langue, dit-il avec une fermeté qui m'électrise. Ne

bouge pas, ma beauté, ajoute-t-il avant de poser ses lèvres à l'intérieur de ma cuisse, là où le bas laisse la peau découverte.

*Oh oui... Mon Dieu, quel délice, quel supplice...*

Instinctivement, et même si j'ai très envie de jouer à ce jeu grisant, mon corps tente de se dérober, mais les liens qui retiennent mes poignets m'en empêchent et William, de ses mains, me maintient immobile.

C'est là que je comprends que je n'ai plus aucune prise sur ce qui va se passer maintenant. Mais je fais confiance à William et, en fermant les yeux, me concentre sur les sensations nouvelles que je m'apprête à découvrir.

Pendant que sa bouche s'attarde sur le creux de mes jambes, je sens une main descendre depuis mon ventre jusqu'au triangle roux qui dissimule les origines de mon plaisir. Un doigt s'insinue alors le long de mon sexe, séparant doucement mes lèvres intimes à la recherche du bouton miraculeux et trempé, qu'il masse avec une précision telle que je sens déjà monter en moi les premières vagues de plaisir.

Pour faire durer encore mon plaisir, William s'écarte de moi, disposant ses mains de part et d'autre de mes cuisses pour les écarter encore davantage pendant que mon bassin, à présent bouillonnant de désir, ondule à la rencontre de son visage. Lorsque sa langue, à la fois fraîche et brûlante, entre en contact avec mon intimité ruisselante, je ne peux me retenir de laisser échapper un cri.

Sa bouche aspire doucement mon clitoris, pendant que, de sa langue, il l'agace avec une diabolique délicatesse avant de descendre plus bas encore, jusqu'à l'entrée de mon sexe qu'il explore longuement.

La douceur de cette caresse soyeuse et douce me fait fondre. C'est si délicieux que j'en oublie l'impudeur de ma posture et je sens les battements de mon cœur s'affoler.

– Oh William, c'est si bon, encore! dis-je, pendant que mon amant me pénètre profondément d'un doigt, s'agitant

en moi avec lenteur pendant que le mouvement de ses lèvres, sur mon sexe, s'accélère dangereusement.

*Oh! C'est incroyable. Comment fait-il?*

– Oui, viens, viens Solveig, inonde-moi de ton plaisir ma beauté, dit-il sans cesser le torride mouvement de va-et-vient au fond de mon ventre.

*Non! Je ne veux pas que ça s'arrête. Pas déjà!*

Mais William ne me laisse aucun répit et accélère encore en accentuant la pression de sa langue sur mon bouton. Alors, sans que je puisse contrôler quoi que ce soit, le plaisir s'empare de moi tout entier, suspendu dans un long afflux de plaisir avant de se déchaîner avec la violence d'un orage. Je peux le sentir déferler dans chaque parcelle de mon être pendant que je hurle de bonheur, clouée au lit sans aucune possibilité de bouger, le dos cambré à la lisière de la douleur.

Lorsque je retrouve mes esprits, William est allongé à côté de moi et caresse doucement mon corps.

– J'aime tant te regarder jouir Solveig... Tu as un goût de pain juste sorti du four et d'abricot, le savais-tu? dit-il, les yeux fermés, sa joue posée contre mon ventre pendant que l'une de ses mains s'enroule tendrement autour du globe blanc de mon sein encore frémissant.

– Détache-moi, dis-je, suppliante, tant l'envie de me blottir contre lui est forte.

– Pas encore, dit-il, inflexible. Nous n'avons pas terminé, ajoute-t-il en me regardant d'un œil lubrique, tout en laissant courir sa main restée libre le long de mon ventre, jusqu'à ses rives les plus secrètes.

Alors William se lève et je retiens mon souffle, lorsqu'il dégrafe son pantalon, ses yeux plongés dans les miens. L'érection puissante qu'il dévoile lorsque son boxer tombe à ses pieds rend mes entraves insupportables. Je voudrais me jeter sur lui, caresser la peau satinée de son sexe, ouvrir mes lèvres sur ce pieu tout puissant et l'engloutir lentement. Je voudrais pouvoir respirer son intimité, le caresser... Sans pouvoir me contenir, j'essaie d'échapper aux liens qui me retiennent prisonnière.

Je donnerais n'importe quoi pour abolir les quelques centimètres qui nous séparent.

Mais je ne peux rien faire: les liens, au contraire, semblent se resserrer doucement autour de mes poignets lorsque je m'agite.

William darde ses yeux vers moi. Un regard où je décèle une étrange fascination. Le plaisir qu'il prend à me voir ainsi attachée est manifeste et ce n'est pas un hasard s'il prend son temps pour installer le préservatif autour de sa somptueuse virilité, avant de se rapprocher du lit où je suis attachée pour s'allonger au-dessus de moi.

– Je veux te posséder tout entière. Entrer au fond de toi et que tu m'appartiennes, dit-il en m'offrant un baiser profond, impérieux, qui me laisse les jambes en coton.

Je peux sentir son sexe contre le mien lorsqu'il me commande:

– Enlace tes jambes autour de moi, ma beauté. Je vais te prendre comme ça.

Et, alors que je m'exécute, la soie des mes bas caressant les muscles de son dos, il entre en moi d'un coup en rugissant de plaisir.

Surprise par son assaut, je me cabre en laissant échapper un long gémissement. Son sexe me remplit tout entière et mes jambes, enroulées autour de lui, rendent cette pénétration encore plus intense.

Agenouillé devant moi, William, les yeux clos, se mord les lèvres, abîmé dans son propre plaisir.

Dans cette position, mes fesses ne touchent plus le matelas, je me sens comme suspendue à lui, à sa volonté et au moindre de ses mouvements. Nos corps, luisants de sueur, sont une image des plus excitantes et je ne peux détacher les yeux de la vision envoûtante de nos sexes rivés l'un à l'autre lorsque William commence à onduler en moi, chaque mouvement de son bassin l'amenant plus profondément encore au creux de mon ventre.

– Ah, comme c'est bon, ma beauté. Comme tu es belle dans cette posture, dit-il en agrippant mes fesses avec

fougue, tout en accélérant les mouvements de son bassin.

– Oui, William, prends-moi, transperce-moi! dis-je, au comble de l'excitation.

Mon amant plonge en moi à présent avec une ardeur telle que je ne sais plus dans quelle dimension nous nous trouvons. Plus rien n'existe en dehors de ce sexe qui me malmène et nous conduit l'un et l'autre, inexorablement, vers une violente extase.

C'est alors que, en suspension dans les étoiles, nos deux corps se soudent dans une dernière étreinte, passionnée, presque brutale où se mêlent nos cris éperdus aux limites les plus extrêmes de notre plaisir, jusqu'à ce que William s'écroule, haletant, dans mes bras.

Dans la chambre, seule preuve tangible de la réalité: nos souffles bouleversés et le parfum enivrant du sexe, qui plane au-dessus de nous.

– J'ai l'impression qu'il n'y a pas de limites, avec toi, me dit William en s'écartant de moi avec tendresse.

– Pas de limites à quoi?

– Au plaisir, dit-il en délivrant négligemment l'un de mes poignets.

Je me contente de sourire. C'est aussi exactement ce que je ressens. Ce que nous venons de faire, je n'aurais osé ça avec personne d'autre. Mais William attise mon appétit de découverte. Avec lui, rien de tout cela n'est malsain ou vicieux, tout me semble au contraire beau, naturel, simple...

Une fois libérée de mes entraves, je me pelotonne avec délice contre lui, impatiente de me nicher dans ses bras et reconnaissante de vivre tout ce qu'il me fait connaître. Mais mon amant ne semble pas encore rassasié de moi et, après quelques minutes, me chuchote avec un air d'excuse:

– Je crois que je ne vais pas réussir à te laisser dormir, Solveig. Évidemment, si c'est ce que tu veux, je vais me tenir tranquille. Mais tu veux vraiment dormir?

*Dormir? Mais pourquoi?* s'exclame sans hésiter une petite voix qui, elle non plus, ne semble pas encore tout à fait prête à se coucher.

## 4. Troublantes coïncidences

Lorsque j'ouvre les yeux sur le Golden Bridge, après une nuit durant laquelle nous n'avons pas beaucoup dormi, la lumière baigne la grande pièce et je me trémousse sous les draps en me remémorant nos scandaleux ébats. Avoir les mains liées était une expérience incroyable.

Je regarde autour de moi. L'immense baie vitrée donne l'impression que nous sommes suspendus dans le vide et je peux contempler toute la baie depuis le lit. La vue me semble inexplicablement familière. Mais je ne me laisse pas le temps de creuser cette idée car je cherche déjà William du regard, quand un étrange bruit me fait tourner la tête.

Je découvre William, à trois ou quatre mètres de moi, le visage caché derrière un vieil appareil photo instantané qui vient de cracher un petit morceau de carton blanc. Dès qu'il s'aperçoit que je suis réveillée, William s'approche de moi, tout en détachant la photo de l'appareil. Il dépose l'un et l'autre sur un coin du lit avant de s'avancer vers moi.

– Bonjour princesse, murmure-t-il, ses lèvres contre mes lèvres. Sais-tu que ton grain de peau ferait pâlir de jalousie n'importe quel mannequin? Ta peau capte la lumière de façon incroyable.

En disant cela, il se saisit de la photo qui révèle doucement des contours encore flous. Je le regarde tendrement, le visage encore tout ensommeillé.

– Où sommes-nous, ici? dis-je, le corps délicieusement ankylosé par la nuit magnifique que nous venons de vivre.

– Dans mon studio d'étudiant, dit-il en caressant mes cheveux. Depuis, c'est devenu mon repère, lorsque j'ai envie d'un peu de tranquillité.

– C’est beau, dis-je doucement. La vue est incroyable.

Je tourne les yeux vers la gigantesque bibliothèque.

– Tu as lu tous ces livres?

– Oui, dit-il en souriant. C’était l’une de mes grandes passions, avant. C’est l’avantage d’avoir un père écrivain: j’ai été conditionné depuis mon plus jeune âge, ajoute-t-il avec amusement.

Dans un coin, je distingue aussi du matériel photo. Un pied sur lequel est juché une sorte de parapluie blanc, ainsi que du vieux matériel photo installé en décoration sur un buffet.

– Ils fonctionnent encore? dis-je en désignant les appareils du regard.

– Ils fonctionnent, me dit-il, les yeux rivés sur la photo qui dévoile à présent... ma nudité. Certains d’entre eux sont même exceptionnels. Regarde comme tu es belle, ajoute-t-il en me tendant la photo...

Je me mords les lèvres d’embarras. C’est la première fois que je me vois, presque entièrement nue, en photo. Heureusement, le photographe connaît son affaire et on ne voit pas vraiment mon visage. Il y a le blanc des draps, la lumière douce et le lait de ma peau piqueté ici et là de taches rousses. Enfin, le feu de mes cheveux qui éclate, par contraste.

Les doigts de William, lentement, s’insinuent sous le drap et je sens les battements de mon cœur s’accélérer lorsque ses lèvres glissent le long de mon épaule, puis sur ma gorge avant de se perdre plus bas pendant que mon corps s’ouvre doucement à lui.

– Je crois que nous allons encore être en retard, dit-il, fataliste et souriant, déboutonnant sa chemise tout en se glissant avec moi sous les draps.

Et c’est ainsi que nous arrivons déconfits, le cheveu en bataille et vêtus de nos vêtements de la veille, avec une bonne heure de retard, au seuil de la maison des parents de William.

Sa mère, feignant charitablement de n'avoir rien remarqué, annonce gentiment qu'ils ont commencé sans nous et qu'une collation nous attendra, dès que nous serons prêts, dans le réfrigérateur.

Rouge d'embarras, je me précipite dans la chambre pour me changer et me donner un coup de peigne pendant que William, passe, lui aussi – mais beaucoup plus sereinement que moi – une tenue plus décontractée.

Ensuite, après avoir avalé un petit en-cas sur un coin de table, chacun vaque à ses occupations. Madame Burton à son atelier, monsieur Burton à son bureau, William dans le sien – une dépendance au fond du jardin – et moi dans la grande chambre.

Je suis heureuse d'avoir enfin une minute pour mettre de l'ordre dans mes idées. Je remarque avec surprise que les changements d'humeur de William m'ont appris une chose: je suis désormais capable de ne pas me laisser envahir continuellement par mes préoccupations. Par exemple, ce n'est que maintenant que je repense à la conversation terrible à laquelle j'ai assisté hier. Mon ventre se contracte à cette pensée.

Mais pour l'heure, j'ai une tonne de travail. Je ferai quelques recherches ensuite.

J'allume mon ordinateur, espérant voir que Violaine, ma meilleure amie, est connectée, afin de pouvoir discuter tranquillement avec elle. Ou au moins trouver un mail de sa part. Je n'ai aucune nouvelle depuis plusieurs jours et ce n'est pas habituel. J'espère que tout va bien pour elle...

Dans ma messagerie, je trouve en première position les relevés statistiques du concours que j'ai mis en place hier. Je m'empresse d'ouvrir le document, le cœur battant. Quel succès! En faisant quelques recherches, je comprends que l'information a été relayée par quelques gros sites, apporteurs de trafic. Les belles photos et le prix alléchant à gagner ont fait le reste. Du coup, je jette aussi un œil au tableau des réservations qui est désormais consultable en ligne, via notre site. C'est vraiment encourageant.

Un étouffement dont je n'avais plus réellement conscience se desserre en moi: Sabine va enfin pouvoir commencer à respirer. Qui sait même si elle ne pourra pas octroyer une partie des recettes à quelques travaux de réfection et

d'embellissement? Immédiatement, je décide de l'appeler.

- Salut Sab, c'est moi, dis-je d'une voix enjouée. J'ai de très bonnes nouvelles.
- Bonjour ma chérie, répond ma tante d'une voix absente qui me surprend et m'inquiète.
- Sabine, tu vas bien? Tu as une petite voix, dis-je sans ambages.
- Oui, oui, fait-elle sans conviction. Que voulais-tu me dire?

J'expose donc rapidement la situation, argumentant à l'aide de quelques calculs rapides. Mais seul un silence obstiné me répond.

- Sabine, je vois bien que quelque chose ne va pas. Dis-moi ce qui se passe.
- Rien, je t'assure. Rien de grave, ne t'en fais pas.
- Si, je m'en fais! dis-je vivement. Moins tu en dis, plus je m'inquiète.
- Écoute, on en reparlera à ton retour.
- Non, on en parle tout de suite. Maintenant, j'ai carrément peur de ce que tu vas me dire. Tu n'es pas malade?
- Non, rien de tout ça. Ce n'est pas aussi grave. Seulement... seulement nous risquons d'être chassées de la maison.
- D'être quoi?!
- Un promoteur immobilier a épluché les titres de propriété de Hannah Beach. Apparemment, il y a une anomalie. Je ne serais pas vraiment propriétaire des lieux. Cela a dû se passer à la mort de ton oncle, lorsque nous avons établi les papiers de succession.

Ma tante a beau tout faire pour m'expliquer les choses aussi calmement que possible, je peux déceler son affolement.

De mon côté, j'essaie de rassembler mes esprits. Il y a forcément une solution pour empêcher ça... Je dois trouver comment aider Sabine. Mais en attendant, je dois la retrouver aussi vite que possible.

- Ne te fais pas trop de souci, dis-je avec autant d'assurance que j'en suis capable. Il s'agit forcément d'une

erreur. De bons avocats sauraient résoudre cette situation en quelques heures. Ne te laisse pas intimider. Je rentre aussi vite que possible.

– D'accord ma chérie. Merci pour ton énergie. Tu me donnes de la force.

Immédiatement après avoir raccroché, je décide de téléphoner à William. Ça ira plus vite que de courir à travers la maison à sa recherche.

– Que se passe-t-il? dit-il comme si j'allais lui annoncer que le ciel venait de nous tomber sur la tête.

– Rien de grave, dis-je pour le tranquilliser. Seulement, Sabine a un problème à la maison d'hôtes. Je sais que je t'ai promis deux jours, mais je voudrais rentrer plus vite. Le plus vite possible.

– Oh... répond-il, apparemment surpris par la fermeté du ton que je viens d'employer. Très bien, Solveig. Nous serons prêts à partir d'ici trois heures.

Je raccroche, satisfaite et rassurée. Demain, à la première heure, je serai à la maison et Sabine ne sera plus seule à affronter cette mauvaise blague.

Je retourne à ma messagerie. Le mail suivant vient de Luke. Je l'ouvre avec un plaisir véritable.

---

**De:** Lukeherm@gmail.com

**À:** Sol.delacourt@gmx.com

**Objet:** Reviens vite!

Sol!

Tu commences à nous manquer sérieusement à tous ici. Je te serais reconnaissant de bien vouloir poursuivre ton idylle sur notre petite île.

Les copains ont hâte de te revoir à nos entraînements de slackline (surtout Sam, qui n'arrête pas de nous casser les pieds – pardonne-moi – à coup de «Solveig par-ci, Solveig par-là»).

Toujours pas de nouvelles de mon concours pour le port. J'attends patiemment, en serrant les dents.

J'espère que tout va bien de ton côté.

À très vite,  
Luke.

---

Ce petit mot m'arrache un sourire: Luke est un garçon simple et adorable. Et il serait l'ami parfait s'il n'avait pas purement omis de me dire s'il était allé ou non voir Sabine pour s'assurer que tout allait bien, comme je le lui avais demandé. On dirait que tout ce qui concerne Hannah Beach ne l'intéresse pas et je dois avouer que son attitude me déconcerte. Enfin.

Au moment où je m'appête à refermer ma messagerie, je découvre qu'un nouveau mail vient d'apparaître.

Un message de Robin. Mon ancien soupirant, ami d'enfance, premier amour. Nos relations sont toujours un peu compliquées. Tout le monde, autour de nous, a toujours encouragé l'idée que nous finirions par faire notre vie ensemble et je crois qu'il a du mal à passer à autre chose. J'ai essayé d'y croire moi aussi, pendant un temps, mais je sais aujourd'hui, et avec certitude, que nous n'aurions jamais été heureux tous les deux. L'idée de lui faire de la peine me rend triste, et je vois bien que je m'éloigne de lui à cause de cela. Au fond, j'ai l'impression de l'avoir trahi. Mais c'est de la culpabilité déplacée: qu'y puis-je si je ne suis pas amoureuse de lui?

D'ailleurs, je n'ai pas envie d'ouvrir son mail, ici, alors que je suis avec William. Tant pis, je verrai ça plus tard. Pour le moment, j'ai envie d'employer le temps qu'il me reste avant de prendre l'avion à essayer d'en savoir un peu plus sur la mystérieuse femme d'hier soir.

Mais par quoi commencer?

Dans la mesure où je ne sais rien d'elle, je vais commencer par faire des recherches à propos de William.

Comme je m'y attendais, ses connaissances lui permettent de maîtriser à la perfection les informations qui le concernent sur Internet. Et quelle que soit la requête que je formule sur Google, je tombe sur des articles concernant diverses actions de bienfaisance, à commencer, bien entendu, par la réhabilitation de Cat Island, où se trouve la

maison de Sabine. Bien évidemment, je me laisse happer par les différentes photos sur lesquelles il apparaît.

C'est simple, tous ses profils sont son meilleur profil. Quelle que soit sa tenue, il éclipse tout être vivant se trouvant dans un rayon de dix kilomètres de sa personne.

Mais pour ce qui concerne ce qui m'intéresse, rien du tout. Ensuite, je tape «Enora Willem-Burton», le nom de sa mère. Les dix premières pages référencent des articles liés à son travail: expositions, ventes aux enchères... À la quinzième page, j'abandonne.

Reste maintenant à creuser du côté de son père, mais je sais que la requête «Isaac-Bradley Burton» ne mènera qu'à une myriade de librairies en ligne et autres sites consacrés à son œuvre. Mais n'ayant aucune autre piste, je m'y résous néanmoins, en ignorant délibérément les dix premières pages du moteur de recherche. Ce n'est qu'autour de la trentième page que je tombe sur un lien qui m'interpelle. Celui-ci est intitulé «... Mais le drame d'Isaac-Bradley Burton ne doit...» Je clique.

La nouvelle page s'ouvre sur un forum de fans de romans policiers. Après avoir recherché la phrase qui m'a conduite ici, je peux lire:

«Certes, ce qui est arrivé est absolument horrible, mais le drame d'Isaac-Bradley Burton ne doit pas conduire à une chasse aux sorcières et je vous prie de ne pas tout confondre. Tous les admirateurs ne sont pas des fanatiques et nous nous contentons, ici, de parler paisiblement du travail d'un homme que nous admirons. Merci de ne pas faire d'amalgame.»

En remontant un peu plus haut, je comprends qu'il s'agit de la réponse d'un des membres du forum à un autre, persuadé, apparemment, d'avoir affaire à une bande de fans dégénérés. Mais sur la nature du drame lui-même, je ne trouve absolument rien.

Qu'à cela ne tienne. Je décide d'effectuer une nouvelle recherche: «Isaac-Bradley Burton + drame». Là encore, je fais chou blanc. Évidemment, certains de ses romans étant classés dans la catégorie «drame», je ne suis pas plus

avancée. Mais je persévère en modifiant «drame» par «accident».

Toujours rien.

Soudain, je réalise que le mot clé de ma recherche n'est pas «drame», mais «fan». Il est arrivé quelque chose, dans la vie du père de William, lié à un admirateur. Tout cela me semble très loin de ma dangereuse inconnue, cependant, je tente ma chance. De toute façon, je n'ai rien de mieux.

J'ajoute à ma nouvelle recherche les mots «fan» et «admirateur». Rien. Alors, sans raison véritable, sans doute par lassitude, je tape «femme fanatique Isaac-Bradley Burton drame».

À la cinquième page, je tombe sur ce titre: «Un jeune homme, enlevé par une fanatique des livres du célèbre romancier Isaac-Bradley Burton». Mon cœur fait un bond. Je clique fébrilement sur le lien qui m'est proposé.

Il s'agit d'un lien vers un site d'information. Je peux lire:

«Un jeune homme, enlevé par une fanatique des livres du célèbre romancier Isaac-Bradley Burton.

Voilà maintenant trois jours qu'un jeune homme âgé de dix-huit ans est porté disparu. Il aurait vraisemblablement été enlevé, d'après les informations transmises à notre journal, par une fanatique de l'œuvre d'Isaac-Bradley Burton, célèbre auteur de romans policiers. Celle-ci, dont on ne connaît pas le nom, ne semble pas décidée à revendiquer une rançon. On ignore toujours quels sont ses véritables motifs, et où elle se trouve. Le jeune homme a été vu pour la dernière fois en République Dominicaine, mais les recherches ne permettent pas, actuellement, de le localiser.

Ce n'est pas la première affaire de ce type que nous relatons dans nos pages. L'an dernier...»

Puis l'article passe à d'autres cas du même type. Sous ma paume, je peux sentir la moiteur de mes mains et mon cœur cogne dans ma poitrine à faire mal.

Je me rappelle très nettement les mots de William: «Je ne suis plus le jeune homme faible que j'étais alors...» Et, même si rien ne me permet d'affirmer, à la lecture de cet article, qu'il est le jeune homme dont il est question ici, j'en ai la conviction.

*Ok, Sol. Respire.*

C'est à ce moment-là qu'un baiser vient se poser sur ma nuque, entre deux mèches folles.

– Oh! Tu m'as fait peur, dis-je en me retournant.

– Je vois ça, dit William en riant. Mais, à la seconde où son regard croise le mien, son visage devient plus grave que jamais.

– Que se passe-t-il, Solveig? Tu es terriblement pâle, s'inquiète-t-il en s'avançant vers moi.

Rapidement, je rabats l'écran de mon ordinateur en songeant que je dois avoir l'air coupable de quelque chose. Mais William ne semble pas s'en soucier et me regarde intensément, attendant des explications.

– Non, je... heu... enfin... Je suis inquiète pour Sabine. C'est tout. J'ai hâte d'être avec elle.

– Veux-tu m'expliquer ce qui se passe, exactement?

– Rien de très grave. C'est juste que je voudrais... être avec elle pour la soutenir.

– Comment ça «Rien de très grave»? Comment se porte ta tante? Est-elle malade?

– Non, rien de tout cela apparemment, dis-je avec angoisse. Elle ne veut rien me dire, c'est même précisément ce qui m'alarme.

– Oui, je comprends, dit-il, soucieux. Allons dire au revoir à mes parents, dans ce cas. Nous pourrions partir tout de suite après.

## 5. Quitte ou double

Après avoir salué les parents de William, nous filons vers l'aéroport. Mais cette fois, nous ne passons pas par l'entrée principale et empruntons un chemin à peine visible, qui contourne l'aéroport, pour nous mener à une entrée plus petite et plus belle.

Dans le luxueux avion à l'intérieur duquel nous sommes installés, je vois bien que je ne parviens pas à masquer à quel point je suis soucieuse. La situation de Sabine, tout d'abord, qui me semble vraiment préoccupante. Et bien entendu l'article découvert tout à l'heure sur Internet... Cette affreuse affaire d'enlèvement.

Au bout d'un moment, William, n'y tenant plus, me demande:

– Vas-tu enfin me dire ce qui se passe, Solveig? Je vois bien que quelque chose te tracasse...

– Oh... dis-je d'un air las en détournant la tête, gênée par sa question.

– C'est si grave, ce qui se passe à Hannah Beach?

– Je ne sais pas, Sabine ne m'a pas dit grand-chose. Apparemment, il y a un problème avec son titre de propriété, dis-je d'un ton soucieux.

– Comment ça?

– Aucune idée. Elle m'a simplement expliqué que ça avait dû arriver à la mort de mon oncle, lors de la signature des papiers.

– Mais comment se fait-il que le problème soit mis à jour aujourd'hui, demande William, très concentré sur mes explications.

– Un...

– Promoteur, m'interrompt William. Évidemment. Ils s'y prennent toujours comme ça ici. L'administration ne possède pas de gros moyens et il arrive souvent que les papiers soient perdus ou tout simplement mal enregistrés. En y réfléchissant, je t'avoue même que je suis étonné que cela n'arrive que maintenant. Hannah Beach est l'une des

plus belles plages de l'île. As-tu le nom du groupe qui s'intéresse à sa propriété?

Je fais non de la tête.

– OK, conclut William. Je vais essayer de voir ce que je peux faire.

– Non! Merci pour ton aide, mais je voudrais d'abord voir si nous ne pouvons pas solutionner cela par nous-mêmes. Sabine serait fâchée à l'idée que je t'aie parlé de ça.

Puis, devant sa mine vexée – absolument adorable – je m'empresse d'ajouter:

– Je te promets que je te le demanderai, si on ne s'en sort pas toutes seules, d'accord?

D'un mouvement de la tête, il accepte sans conviction.

Cette conversation me tranquillise énormément. Quelle que soit la nature de ce que je m'appête à découvrir, je sais que William sera là pour nous aider si nécessaire, même si j'espère ne pas avoir à le lui demander.

Mais pour autant, je n'arrive pas à retrouver ma gaieté habituelle. Cette histoire d'enlèvement, cette femme, la personne mystérieuse qui semble vouloir du mal à William, tout me semble se recouper. Je suis sûre, en fait, que je ne me trompe pas.

Mais comment lui en parler? Avouer que je l'ai espionné, parler de mes recherches... Quelle serait sa réaction? Terrible, évidemment.

Assis à côté de moi, son visage est maintenant tourné vers le hublot. Lui aussi, je le vois bien, est soucieux. Je n'ose pas demander pourquoi. Si je le fais, sa réponse, évidemment, sera de se tourner vers moi en souriant, détourner mon attention par des caresses et, peut-être un peu grâce à elles, retrouver son sourire. Un sourire de façade, au moins. Je n'ai pas envie de cette comédie car j'ose à peine imaginer les images qui défilent peut-être sous ses yeux, si mes conclusions étaient justes. Il aurait été enlevé quand il était plus jeune. Par une femme folle à

lier.

Cette évocation me donne la chair de poule, aussi je m'efforce de me remémorer ces deux jours incroyables. La maison extravagante de ses parents, sa chambre d'étudiant dissimulée sous les toits... la Coit Tower, le Golden Gate Bridge, notre promenade sur Mission District, dans le quartier de Victoria. Quels moments époustouflants...

– Merci, William, dis-je à son oreille en me penchant vers lui. Merci pour tout ça. Tu sais, je crois que je commence à m'habituer à la nature particulière de notre... relation, dis-je, un léger tremblement dans la voix. Ce que nous vivons ensemble, maintenant, est si exceptionnel pour moi... Nos étreintes extraordinaires, oui, mais aussi ces moments passés à discuter, à rire... même à nous disputer. Je n'attends rien de toi, William. Juste que tu saches combien tu peux me rendre heureuse.

Je ne sais pas ce qui m'a pris. Est-ce l'idée de ce qu'il a pu endurer? La tension nerveuse dans laquelle je me trouve? Le souvenir du morceau de violon? La pensée, aussi, de toutes les vies que cet homme a sauvées lors de ses différentes missions?

Mais je regrette immédiatement ces mots, paniquée à l'idée de la réaction qu'ils pourraient provoquer. Et, lorsqu'il se retourne vers moi, ma respiration s'arrête.

– Solveig, ma chère Solveig... dit-il doucement, une lueur d'infinie tristesse au fond des yeux, pendant qu'il réajuste une mèche folle derrière mon oreille. Tu n'as aucune idée du bonheur que tu m'apportes. On dirait qu'avec toi, le soleil est entré dans ma vie. Seulement, j'ai peur que tu ne t'approches trop près de moi. Tu ne sais pas quelle est vraiment ma vie. Un jour où l'autre, tu finiras par souffrir à cause de moi. Cette idée me rend fou, tu comprends. Fou. Parfois, j'ai l'impression de n'être qu'un égoïste qui profite de ta pureté... qui te salit.

– Arrête! dis-je en posant mes doigts sur ses lèvres. Je suis une grande fille, quoi que tu en penses. Je suis parfaitement capable de me protéger de ce que je considère comme nuisible. Je suis aussi capable de te dire non, William... Même si tu n'aimes pas ça, dis-je avec un demi-sourire.

– Et j'ai la faiblesse de te croire, soupire-t-il en me prenant dans ses bras.

Ce n'est que quelques minutes avant d'atterrir que William, en caressant doucement mes cheveux, me réveille.

– Tu as dormi pendant au moins trois heures, dit-il doucement, tout en m'embrassant sur la tempe. Et pendant trois heures, je t'ai regardée dormir. Sais-tu que tu possèdes les plus jolies paupières du monde? ajoute-t-il en caressant mon visage. Elles sont nacrées, presque translucides... comme de la porcelaine ou bien un coquillage à peine sorti de l'eau.

Je ris de cette étrange comparaison, tout en respirant à pleins poumons les notes ambrées qui s'échappent du petit triangle de peau nue que révèlent les deux boutons ouverts, au haut de sa chemise.

Je le regarde en souriant, le visage levé vers le sien. Ses cheveux un peu fous encadrant parfaitement son visage, les yeux noisette pailletés de vert dont l'éclat change à chaque seconde... J'ai toujours l'impression, lorsque je me réveille à ses côtés, que je plonge dans un rêve. Comme si rien de tout cela n'était réel. Alors je referme les yeux pour profiter de chaque instant. J'ignore combien de temps durera tout cela, alors je veux saisir chaque seconde.

Lorsque nous regagnons le tarmac du microscopique aéroport de Cat Island, j'ai retrouvé le sourire. Sous le soleil des Bahamas, tout me paraît plus facile et plus doux et je suis impatiente de rentrer à Hannah Beach, retrouver Sabine, Luke et ses amis...

La Jaguar Type E de William nous attend et nous roulons, presque avec insouciance, fenêtres ouvertes, jusqu'à Hannah Beach.

C'est peut-être la raison pour laquelle, alors que William me donne un long et voluptueux baiser pour me dire au revoir, que je dis la chose la plus idiote que l'on puisse prononcer dans un moment pareil.

Alors qu'il s'apprête à regagner sa voiture, je m'entends demander:

– William, es-tu le jeune garçon qui a été enlevé il y a dix ans par une fan de ton père? La femme que tu as jetée dehors hier soir?

En m'entendant parler, William, qui se tient dos à moi, se pétrifie, et il s'écoule une éternité avant qu'il ne se retourne. La fureur que je peux lire dans ses yeux me ferait peur si je ne le connaissais pas.

– Comment sais-tu? D'où tiens-tu cette histoire? dit-il d'un ton cassant.

– Simple déduction, dis-je sur la défensive. Terrifiée, intérieurement, à la pensée du cataclysme que je viens peut-être de provoquer.

– Voilà donc d'où te venait cette longue tirade sur ton bonheur à passer du temps avec moi! s'exclame-t-il avec colère. De la pitié!

– Quoi? Mais non! Jamais de la vie, ça n'a rien à voir!

– Évidemment! Tout le monde ne rêve que de partager sa vie avec un homme brisé! S'il te plaît, Solveig, ne me prends pas pour un imbécile.

Je suis si choquée par ces paroles que je reste muette, statufiée par la dureté avec laquelle il s'adresse à moi.

Alors, recouvrant soudainement son air «je contrôle tout jusqu'au moindre détail», je l'entends me dire froidement:

– Je savais que tout cela était une folie. Je n'aurais jamais dû... t'impliquer dans ma vie. Tu ne mérites pas une telle chose, Solveig. Personne ne le mérite. Je ne dois pas aller plus loin. Il ne faut pas... Je refuse de te mêler une minute de plus à la sinistre aventure de mon existence. Je... je dois réfléchir à tout ça. Au revoir, Solveig.

– Non! Ne fais pas ça. Tu ne comprends rien, William. Ce que tu as dû traverser, c'est ce qui fait que tu es l'homme qui se trouve en face de moi aujourd'hui. Pour rien au monde je voudrais que tu ne sois différent. Quelles que soient tes blessures, elles ont créé aussi quelque chose de beau et rare. Il n'y a pas la moindre pitié là-dedans, William. Je t'en prie, ne pars pas. Pas comme ça...

Mais mes paroles se perdent dans le claquement de la portière, dans le ronflement du moteur, puis dans le nuage de poussière que soulève la voiture dans son sillage.

J'ignore combien de temps je reste ainsi, à fixer un point imaginaire, la tête vide de toute pensée, hébétée, quand

une voix familière me parvient, comme de très loin. Une voix qui m'étonne sans que je comprenne pourquoi.

– Sol? Sol... dit la voix. Sol, qu'est-ce qui t'arrive... Sol!

Lorsque je me retourne, machinalement, en direction de la voix, je ne comprends pas tout de suite ce qui arrive.

– Violaine? dis-je d'une voix blanche.

– Tu me fiches la trouille, maintenant! Arrête, me répond mon amie.

– Je... je... dis-je, avant de fondre en larmes dans ses bras.

Celle-ci me presse contre elle en tapotant mon dos comme on le fait parfois avec les petits enfants pendant que je sanglote sans retenue. Violaine ne me pose aucune question et se contente de répéter:

– Allez, ça va aller, Sol. Tout va bien maintenant.

Non, tout ne va pas bien du tout. Et non, tout n'ira pas mieux.

Pourtant, les paroles de Violaine m'apaisent petit à petit, jusqu'à ce que finalement, mes larmes se tarissent.

Alors, me prenant par les épaules, ma chère Violaine me regarde en souriant paisiblement et me dit:

– Eh bien, si je m'attendais à ce que mon arrivée te fasse cet effet! Tu n'étais pas obligée. Tu sais, un simple «Je suis super contente de te voir» aurait suffi!

Et c'est ainsi que nous éclatons toutes les deux d'un rire, certes légèrement hystérique, mais merveilleux. Un de ces rires dont on se souvient toute sa vie. Ce n'est qu'après quelques minutes, une fois que j'ai totalement repris mes esprits, que je lui demande enfin:

– Mais... que fais-tu ici?

– Rien, rien, je passais dans le coin, c'est tout, dit-elle avec malice.

– Mais encore?

– Eh bien. J’ai deux nouvelles à t’annoncer. Une bonne – j’espère – et une... enfin, je te laisserai en juger par toi-même.

– Je t’écoute, dis-je, à présent totalement captivée.

– La première: j’ai trouvé un stage de deux mois dans le village de vacances qui se trouve à côté d’ici.

– Le Village Hermann? Sérieusement? C’est le père d’un de mes amis qui possède cet endroit, dis-je, émerveillée par sa capacité à obtenir ce qu’elle veut.

– Je suis arrivée hier. J’avais l’intention de te faire la surprise. Je viens juste de faire connaissance avec ta tante. Un sacré personnage!

– Et la deuxième nouvelle? dis-je avec une pointe d’inquiétude.

– Oh. La deuxième nouvelle, répond Violaine en baissant étrangement les yeux. La deuxième nouvelle, c’est...

Robin.

– Robin? Il ne lui est rien arrivé de grave? J’ai reçu un mail de sa part, mais je ne l’ai pas encore ouvert, dis-je avec angoisse.

– Non, non, rien d’aussi dramatique. Seulement, il est... enfin... il est ici, lui aussi.

– Pardon?!

– Oui. En fait, reprend-elle en évitant visiblement mon regard...

Alors je vois mon amie se lever, passer par la porte d’entrée et prononcer quelques paroles que, d’où je suis, je ne peux pas entendre. Je n’ai pas la moindre idée de ce qui se prépare, mais je ne me sens pas très à l’aise. Je ne suis pas très sûre de vouloir découvrir cette seconde surprise.

C’est sur cette réflexion qu’apparaît, dans l’encadrement de la porte, une silhouette qui m’est plus que familière. De taille moyenne, les cheveux châtain clair, légèrement ondulés et le regard bleu ciel; un visage qui raconte instantanément toute sa gentillesse; une nervosité palpable...

– Bonjour Solveig... Je suis content de te voir, ajoute-t-il en s’avançant vers moi, presque craintif, avant de déposer une bise hésitante sur ma joue.

*Je crois que cette fois, c'est officiel: ma vie est vraiment devenue très compliquée, me suis-je dit en levant les yeux vers la haute silhouette qui se découpe en contre-jour à quelques mètres devant moi.*

**À suivre,  
ne manquez pas l'épisode suivant.**

Rejoignez les Editions Addictives sur les réseaux sociaux et tenez-vous au courant des sorties et des dernières nouveautés!

**Facebook:** <https://www.facebook.com/pages/Editions-Addictives/722077811159219?fref=ts>

**Twitter:** @ed\_addictives

**Egalement disponible et téléchargeable dans votre magasin:**

## **Mr Fire et moi**

La jeune et jolie Julia est à New York pour six mois. Réceptionniste dans un hôtel de luxe, rien de mieux pour parfaire son anglais ! À la veille de son départ, elle fait une rencontre inattendue : le multimilliardaire Daniel Wietermann, alias Mister Fire, l'héritier d'une grande marque de joaillerie. Électrisée, elle va se soumettre à ses caprices les plus fous et partir à la rencontre de son propre désir... Jusqu'où sera-t-elle prête à aller pour réaliser tous les fantasmes de cet homme insaisissable ?

